

(extrait, environ 13% du livre)

Rendez-vous sur Alter

Nicolas COTURER

Titre : Rendez-vous sur Alter
Auteur (nom de plume) : Nicolas COTURER
Illustrateur : Nicolas COTURER

Version : 2025-09-14 (extrait, environ 13% du livre)

www.coturer.com

© Nicolas Coturer, 2025. Tous droits réservés.

[

Les passages entre crochets apportent des précisions sur le monde, la société, la science, la technique, les évènements... ; mais ils ne sont pas indispensables à la compréhension de l'aventure. Donc, si ces passages paraissent complexes ou sans intérêt, il est possible de les ignorer.

]

PARTIE I

le Pays

chapitre 1 | le Message

La vie de Nina débuta dans la serre d'une maison. Elle y errait à quatre pattes, et pendant que sa famille s'épanouissait dans l'art d'inventer des fleurs, Nina observait. Souvent, ses yeux s'attardaient sur des gouttes d'eau en équilibre fragile, certaines se regroupaient, s'écoulaient, et à s'éterniser devant ces transformations, son esprit ne cessait d'être stupéfié par la capacité de cet élément à prendre toutes les formes, à travailler la lumière pour tantôt s'effacer, tantôt se muer en miroir. Ses contemplations virèrent à la fascination, et de ces émerveillements est née l'envie de les expliquer, car Nina voyait cette abondance épandue par un monde peu soucieux de connaître les règles qui régissent cette nuée de particules. Parfois, l'indifférence des uns fait naître la curiosité chez les autres. Nina céda à son obsession qui, avec le temps de l'apprentissage, devint une saine passion.

À deux ans, elle quitta le continent pour aller vivre à Alti chez ses grands-parents, dans cette unique montagne cernée par cet unique océan. Elle fut immédiatement envoûtée par le glacier, un gisement immense sous forme solide qui déverse une ration en liquide sur le flanc de la vallée selon son bon vouloir, ou comme elle le découvrit plus tard, selon les aléas d'un climat prévisible à une semaine au mieux. La passion naissante de Nina trouva dans ce défi sa raison d'être, car maîtriser l'eau permet de faire pousser de quoi se nourrir dans cette vallée d'altitude qui impose la sobriété à son millier d'habitants, répartis dans dix hameaux que deux kilomètres peuvent séparer. Les sommets paraissent observer et se tenir prêts à tout engloutir en un instant, nul doute qu'un jour ils le feront. En ce lieu où toute existence se sait éphémère, où toute idée de propriété est étouffée, il s'est produit comme souvent un effet contraire, celui d'exacerber la volonté de l'homme à venir défier le sort sans avoir à faire d'autre effort que de l'accepter.

Aujourd'hui, Nina, huit ans, presse Icare et Virgile, son grand frère de quinze ans et son grand-père, de la suivre avec une insistance inhabituelle, signe que le sujet est sérieux, et pas une lubie. Le trio marche à vive allure au bord des champs avant de monter sur le flanc

de la montagne. Après une ascension de cinq-cents mètres, Nina les informe qu'ils sont arrivés. Tous reprennent leur souffle sur ce secteur connu. Si ce versant rocheux offre une vue sur les villages, il ne s'y trouve rien de singulier.

‘ Regardez. ’ dit-elle en pointant du doigt un filet d’eau parmi la dizaine qui dévale la pente. Icare et Virgile s’approchent et observent le flot à l’endroit exact désigné par Nina. Sur un mètre, l’eau chemine en formant une courbe, un détour, et les spectateurs se demandent toujours pourquoi ils se sont déplacés.

‘ Faut s’baisser. ’ dit-elle. Alors ils s’accroupissent, les yeux fixés sur la zone. Au cours de leur descente jusqu’au sol, ils ne trouvent dans le relief rien qui justifie une telle déviation. Leurs têtes rejoignent la roche pour s’assurer de ne pas être victimes d’un effet d’optique, et après avoir éliminé cette hypothèse en se contorsionnant pour adopter d’autres points d’observation, ils s’immobilisent, pantois devant ce phénomène. Une force, invisible de toute évidence, détourne le filet d’eau. Notant la perplexité dans leurs regards, Nina verse de l’eau au-dessus de l’anomalie. Pas une éclaboussure, le liquide est dévié à quelques centimètres de la surface et regagne le reste du cours d’eau, ce qui intensifie l’étonnement des deux spectateurs.

‘ Bon. T’as trouvé ça quand ? ’ demande Virgile. Il a cet accent et ce phrasé typique des gens des lieux reculés, habitués à énoncer leurs pensées sans habileté, mais avec clarté. Icare profite de la question pour passer sa main où la force est censée s’appliquer. Cette action provoque la stupeur de son grand-père et de sa sœur, réaction attendue puisqu’il n’a pas l’air de s’en soucier.

‘ J’ai rien senti. C’est étrange. ’ constate-t-il. Puis, il se retourne, ramasse une pierre et la largue sur la zone. Elle n’a pas été déviée. Ils essaient à nouveau avec de l’eau, celle-ci est encore une fois détournée. Cette différence de traitement les intrigue et les oblige à y réfléchir à nouveau, mais aucune de leurs hypothèses ne tient.

‘ Bon. Y a aut’part où ça fait ça ? ’ demande Virgile. Il est effaré quand il voit Icare prendre un caillou et taper avec sur la zone. Si les chocs brisent la roche, cela ne change rien au phénomène.

‘ Non, mais j’peux pas faire toute la montagne. ’ répond Nina, pendant que son grand-père attrape fermement Icare par le bras afin que son petit-fils arrête de jouer avec le feu.

‘ Bon. On va voir votre grand-mère. P’t-être elle sait c’qui s’passe, ou p’t-être elle utilisera un d’ses appareils. ’ dit Virgile, et

ensemble, ils retournent au village.

‘ Marcus ! Viens voir ! On a un truc génial ! ’ hurle Icare avec cette excitation typique dans la voix. Marcus a douze ans. Il a déjà vu son frère s’extasier devant une pierre, extraordinaire aux yeux d’un expert, mais d’un barbant pour le reste du monde et plus encore pour un autre enfant. Seulement, là, sa sœur et son grand-père affichent des mines sérieuses, voire soucieuses, et puisque Icare se réjouit, cela annonce un évènement inquiétant et déroutant. Alors Marcus court rejoindre le trio et toute la troupe se dirige vers un bâtiment, un carré de huit mètres de côté, trois de haut, auxquels il faut ajouter un mètre au milieu afin d’incliner les deux pans formant le toit. Ceux-ci sont actuellement relevés, et l’ensemble ressemble davantage à une boîte ouverte qu’à une maison. Quant à son aspect, il se rapproche d’une grange, avec ces parois faites de planches de bois mal ajustées et une porte carrée haute de trois mètres.

Ils poussent cette porte et trouvent Miriade, leur grand-mère, un fer à souder à la main, un morceau de métal dans l’autre. Sur son établi, un boîtier contient des bobines de cuivre, des tores et nombre de pièces que seuls des initiés pourraient identifier. Miriade porte son masque de soudure et le fer est chaud.

‘ Miriade. ’ chuchote Virgile.

‘ Deux minutes. ’ répond-elle avant d’approcher le fer de l’objet. Ils patientent, debout, sans bouger, sans causer le moindre bruit, comme de bons soldats venus voir leur cheffe. Deux minutes s’écoulent, elle pivote sur son tabouret et fait face à ses troupes,

‘ Bonjour à tous. Puisque vous êtes au complet, j’aime à penser que ce sera intéressant. Donc, ce n’est pas une pierre rapportée par Icare. ’ dit-elle avec un sourire malicieux. Dans ce monde où la technologie est quasi absente, cette pièce truffée d’objets indéterminables paraît surréaliste. Des experts pourraient éventuellement s’y retrouver, s’ils écartaient les inventions de Miriade qu’elle seule saurait exploiter. Encore faudrait-il leur donner assez d’espace pour s’exprimer : la multitude ne laisse qu’un couloir circulaire d’un mètre de large. Hors de là... attention à l’endroit où l’on pose le pied ! Cet amoncellement s’apparente à un chaos, mais il est en fait parfaitement organisé par Miriade. Il lui permet sans doute de découvrir, d’explorer des voies que personne n’aurait même pensé emprunter. Ou peut-être son inspiration vient-elle de la topologie

unique qu'offre ce massif cerné par la mer.

De temps en temps, le monde s'adresse à Miriade pour des études et pour ses compétences qu'elle négocie avec soin. La dernière fois, elle a obtenu des pièces afin de réparer une des dix petites éoliennes alimentant le village. L'économie du pays repose sur le troc et les intérêts communs, à la montagne comme sur le continent où la presque totalité des cinq millions de paysans vit dans une poignée de villes.

‘ Nina a trouvé un truc étrange, moi et Icare on sait pas, p't-être tu sais l'expliquer. Un filet d'eau descend l'versant gauche et il est dévié par une force. Ça l'écarte d'un mètre, c'est comme si y a une boule invisible sur l'chemin. ’ dit Virgile attisant l'intérêt de Marcus, tandis que Miriade se penche aussitôt sur le sujet. Son attitude dénuée d'émotions et analytique ne les étonne pas tant ils y sont habitués, et ce, quelle que soit la gravité du problème exposé. Du coup, rien n'atténue leurs inquiétudes en attendant le verdict. Miriade a beaucoup étudié la nature, alors les tracasseries de la civilisation sont pour elle des anicroches. Toutefois, elle n'a cette distance que dans son travail scientifique. En dehors, elle aussi subit les tourments de sa conscience et de la société.

‘ Et, qu'avez-vous fait précisément ? ’ demande-t-elle après une bonne minute dans ses pensées.

‘ Icare a mis la main, il a rien senti. Il y a posé un caillou, il a tapé avec, ça y a rien fait. Mais Nina a versé d'eau d'ssus et ça l'a déviée vers le filet d'eau. ’ explique Virgile. Ces détails attisent la curiosité de Miriade.

‘ Vous n'avez rien ramené que je puisse observer ou tester ? ’ demande-t-elle. Virgile va pour répondre non, mais Icare l'interrompt,

‘ Tiens, Grandma ! Ça pourra t'aider, tu vois, c'est des morceaux d'la pierre qui détourne l'eau. ’ dit-il en sortant deux fragments de sa poche. Il croise le regard désolé de son grand-père, qui sait qu'il ne peut raisonner son petit-fils devant un tel mystère. Icare passe son bras sur les épaules de Virgile. Avec ce geste, il lui présente ses excuses, le rassure, lui dit qu'il sait qu'il doit être prudent, sans prononcer un mot.

L'intrépidité d'Icare est apparue bien avant ses quinze ans. Il a toujours cherché à tromper son ennui en allant en côtoyer d'autres, et arriver au cœur d'une montagne ne pouvait qu'attiser un goût de l'aventure déjà ancré en lui. Ses escapades sur des sites jamais foulés

se sont parfois moins bien déroulées qu'espéré, et le village ne compte plus les fois où il a fallu lui envoyer une corde pour le sortir d'une crevasse ou les fois où il est rentré écorché. Mais il ne s'est jamais grièvement blessé, et il n'a jamais été question de lui mettre une chaîne parce que, d'un, ça n'est venu à l'esprit de personne, de deux, il a ramené de ses périples des trouvailles, de potentielles ressources découvertes par hasard selon ses dires. De l'avis de ses grands-parents, il détient une connaissance pointue du monde minéral, la roche, ses formes et ses dérivés. Les pierres qu'il étale, et déclare n'être que des trophées, sont toutes référencées, testées pour définir leurs propriétés, annotées, classées, par un adolescent ne souhaitant être considéré que comme un aventurier sans peur et sans limites. Pendant les repas, il captive Marcus et Nina avec le récit de ses périples.

Miriade s'empare des pierres et extrait du décor trois petits appareils. Elle lance des analyses. Durant deux minutes, des bips torturent les ignorants en leur procurant de fausses joies.

‘ Je ne trouve rien d'anormal. Nous allons sur place avec du matériel. ’ déclare-t-elle en se levant. Elle distribue les appareils. L'équipe étant nombreuse, elle emporte plus que le nécessaire, et tous ensemble, ils rejoignent le lieu de l'étranger.

Là, ils reprennent leur souffle. Ils établissent un camp à quelques mètres du phénomène et installent avec précaution tout l'équipement. Miriade s'approche, observe quelques minutes la déviation, revient prendre un objet et commence son étude.

‘ Nina et Icare, s'il vous plait, restez m'aider. Virgile, Marcus, vous pouvez rester, mais ça risque d'être long, plus encore si vous nous regardez. ’ dit Miriade déjà entièrement à sa tâche.

Une heure s'écoule, Miriade bat le rappel des troupes et rend son verdict,

‘ Il va falloir amener Gaïa, jusqu'ici. Vous pouvez lever les yeux et vous plaindre, mais vous devrez le faire. Vous avez le droit de demander de l'aide. ’ dit-elle à une assemblée accablée par la nouvelle. Gaïa est un détecteur d'ondes, une boîte de métal, un carré d'un mètre au sol, deux mètres de haut, c'est son poids d'une tonne qui explique le manque d'enthousiasme des futurs porteurs. Virgile ne repart pas tout de suite. Il souhaite rester aux côtés de Miriade qui peine à détacher son regard du phénomène, comme si elle craignait qu'il ne s'évanouisse.

‘ Bon. Tu penses quoi ? J’vois t’as une idée. ’ dit-il.

‘ Ce n’est pas une idée, je pense juste que ce n’est pas naturel... C’est trop localisé, et la vallée n’a pas bougé depuis deux mois. Un des appareils a détecté une onde, mais il manque de précision. Gaïa me la montrera, et je suis sûre que ça sortira de l’ordinaire... Tu peux, s’il te plaît, ne pas quitter ce phénomène des yeux. Je reviens aussi vite que possible, mais je dois surveiller le transport de Gaïa. ’ dit-elle. Il acquiesce d’un hochement de tête. Elle sourit, l’embrasse, part, se retourne après quelques mètres, et voit son mari immobile, son regard fixé sur le filet d’eau. Sereine, elle s’en va rejoindre son atelier pour déplacer une machine qui n’apprécie pas d’être bousculée. Les véhicules du village sont tous rudimentaires : charrettes, vélos... Cela contraint Miriade à démonter des pièces, à les faire transporter, pour à la fin réassembler Gaïa sur le site. Une dizaine de voyages sont effectués avec des directives détaillées et sous une stricte supervision. Sur le lieu de la déviation, l’inclinaison oblige Miriade à la prudence pour installer Gaïa sur ce sol irrégulier. L’outil doit être positionné, ajusté et recalibré. Les porteurs s’accordent une pause avant de repartir chercher des câbles électriques ainsi que deux bâches qui protégeront ce laboratoire mobile de la pluie attendue au crépuscule.

Après trois heures d’un travail délicat et exténuant, à la nuit tombée, Miriade peut enfin commencer les mesures. Sous l’abri, deux mètres carrés sont laissés libres, les six autres sont occupés par Gaïa et divers instruments, rendant ce décor semblable à leur lieu de départ. Une planche sert de bureau, un deuxième tabouret est à la disposition des invités et des assistants.

Réaliser des mesures demande de la patience, et comme toujours, Miriade prend le temps d’expliquer sa façon de procéder. Mais il se fait tard, sur les visages de ses trois petits-enfants, le temps de réaction ne cesse de croître. Elle charge Virgile de rentrer avec eux au village, de les faire manger et de les coucher. Il s’écarte quelques fois du chemin pour aller ramasser de l’herbe et des légumes.

La maison est en bois, simple, dépouillée. Une chambre pour les grands-parents, une autre pour les petits-enfants, une pièce à vivre où Virgile cuisine et sert un repas délicieux, comme toujours. La fatigue et l’imagination se déploient et réduisent les enfants au silence... Puis, vient le moment de dormir.

Quand Virgile ressort de la maison, le village baigne dans la

pénombre. Sous la pluie battante, les quelques ruelles du village intelligemment réalisées restent propres et sèches. À l'approche des champs, pour échapper à la boue il faut emprunter les chemins instables faits de planches ou circuler sur le flanc de la vallée en veillant à bien prêter l'oreille pour esquiver les éventuelles roches dévalant la pente. Cette voie est privilégiée par les montagnards ; les gens de passage, eux, choisissent le chemin de planche, préférant tomber et se salir plutôt que risquer leur vie. Comme souvent, Virgile profite de la hauteur pour regarder ses cultures, car il a la lourde responsabilité de produire de quoi nourrir toute la vallée. Pour accomplir cette tâche consistant à tirer le meilleur d'une nature ayant peu à offrir, il use de savoirs rares, raffinés et bonifiés au fil des années, une expertise qui permet aux plantes de braver l'altitude. Pour y parvenir, il faut ajuster la quantité d'eau délivrée à chaque culture, régler les angles des déviations, tenir compte de la fonte des neiges, de la pluie, de l'évaporation. Nombre de ces contraintes ont été domptées par Nina. Sur ses conseils, les gens de la vallée ont si bien adapté le système d'irrigation que les aléas climatiques ont peu d'influence sur les rendements. Des canaux enchevêtrés, parfois suspendus au-dessus des champs, témoignent de l'ingéniosité développée, et si Nina n'en est pas l'auteure, cette œuvre est le résultat de toutes ses recommandations.

À cette heure-ci, et depuis les hauteurs, la faible luminosité se reflète sur l'eau et permet à Virgile de voir si une quantité doit être ajustée. Cette vieille habitude, il pourrait en réduire la fréquence, mais plus que de vérifier les niveaux, il aime constater l'efficacité du système conçu grâce à Nina, une merveille qui dépasse sa compréhension et lui procure à chaque fois l'impression d'assister à un miracle. Il s'autorise deux minutes de contemplation avant de reprendre la route en direction du camp de base, dont la lueur dorée se démarque des éclats argentés produits par l'eau qui érode la montagne.

À son arrivée, Virgile écarte un pan de la bâche et trouve Miriade les coudes appuyés sur ses genoux, les mains posées sur son visage. Il pense un instant qu'elle pleure, mais quand il prononce son nom, elle se tourne vers lui et son regard d'abord livide redevient neutre. Elle lui a semblé réprimer ses émotions, comme pour ne pas livrer d'indices.

‘ J’t’amène à manger. ’ dit-il sur un ton apaisant, ne sachant

encore quoi conclure de l'attitude de sa femme. Il ouvre sa veste de pluie. Dans une main il tient un bol contenant le même repas que celui donné aux enfants et le dépose sur la planche servant de bureau. Une infime saccade perturbe le déplacement de la main s'approchant du bol, ce détail n'échappe pas à Virgile qui attrape le tabouret et s'assoit.

‘ Merci. J'en avais bien besoin. ’ dit Miriade, en évitant de croiser le regard de son mari. Un effort inutile, les changements minimes dans son comportement l'ont déjà trahi, elle le sait. Elle sait aussi qu'il lui laissera le temps, et qu'il ne repartira pas sans une explication. Elle prend son repas en gardant les yeux fixés sur Gaïa, ceux de Virgile restent sur elle.

‘ J'ai découvert ce que c'est. ’ dit-elle en se tournant vers lui. Elle adopte la posture d'une enseignante s'adressant à un élève, mains jointes sur ses genoux, mais son air est pensif et son regard se perd dans le vide. Virgile reconnaît ce comportement chez sa femme qui précède à chaque fois une révélation, ce qui l'incite à attendre qu'elle soit prête. Il prolonge un silence seulement brisé par le crépitement de la pluie. Une minute s'écoule avant qu'elle ne trouve le courage de regarder son mari dans les yeux.

‘ C'est une onde, comme il y en a partout autour de nous. Celle-ci est précise, guidée, et pourtant ses parasites prouvent qu'elle a traversé de nombreux lieux, elle vient de très loin. Au début, ça ne ressemblait à rien... Rien de déjà vu et tu le sais, aujourd'hui plus grand-chose ne me surprend dans ce domaine. Là, j'ai pensé à ce que j'ignore. J'ai commencé par le soleil ; on sait juste qu'il flotte au milieu de cette bulle de cinq-cents kilomètres qu'est le pays, notre monde ; mais ça n'avait pas de sens, et surtout je n'aurais rien pu faire. Je me suis donc penchée sur l'autre énigme : Alter. Concernant ce monde, nous ne savons rien non plus, sauf que nous avons dû creuser deux-cents kilomètres pour l'atteindre, et même si ce puits a été scellé il y a quatre-cents ans, nous connaissons la composition de chaque mètre creusé. J'ai donc pu calculer les altérations du signal en fonction des matières traversées depuis Alter jusqu'à ce site. Ça n'a rien donné. ’ dit-elle déçue, tout en ayant dans les yeux l'exaltation d'une scientifique s'appêtant à révéler sa découverte. Virgile écoute toujours attentivement avec une attitude neutre, mais il attend impatiemment la suite, tel un enfant à qui Miriade raconte une histoire.

‘ Là, j'ai dû m'arrêter, car tout correspondait, la provenance,

les altérations du signal, tout me menait à Alter, mais puisque nous ne savons rien, ça pouvait être une onde quelconque venue de là-bas. Là, j'ai tout remis à plat et oublié ça. Le lieu, la montagne, Alti, pourquoi ici ? existerait-il une raison de cibler cet endroit ? Justement, cette onde arrive à quelques centaines de mètres d'un appareil de mesure qui est l'un des rares à pouvoir la capter. ' dit-elle. Elle attrape les mains de son mari avant de poursuivre, ' Tu te rappelles, au début, Gaïa ne détectait pas grand-chose. Je l'ai perfectionnée, Luca est né. Plus tard, lui et moi, nous nous amusons à nous téléphoner. Nous avons créé des codages pour nos messages, ils devenaient de plus en plus complexes, c'est ce qui l'a incité à travailler dans les communications. En pensant à ça, j'ai eu le déclic. Il y a six ans, suite aux secousses détectées au fond du puits, cinquante personnes, dont Luca et sa femme, se sont rendues sur place pour vérifier si le portail donnant sur Alter était intact. Ils ont fait leur rapport, puis au lieu de rentrer au pays, ils ont décidé de franchir le portail, et personne n'est revenu. Luca a disparu sur Alter, et aujourd'hui, une onde apparaît dans son village natal, non loin de Gaïa, la machine qu'il connaît le mieux. Là, j'ai cherché, j'ai retrouvé les codes que nous avons utilisés à l'époque, et j'ai appliqué chaque code sur ce signal. À un moment, j'ai entendu ça. ' dit-elle en lâchant la main droite de son mari pour aller appuyer sur le bouton d'un appareil,

' les garçons. venez sur Alter. vite '

Virgile reste bouche bée, statufié pendant de longues secondes avant que des larmes ne commencent à dévaler ses joues, et que sur son visage se dessine un sourire.

' Luca est vivant. Notre fils est en vie ! ' dit-il, peinant à prononcer ces simples mots. Il avait perdu son fils sans pouvoir confirmer son décès, alors il s'était interdit d'espérer. Mais l'espoir restait là, il l'a nargué pendant six années, Virgile ne pouvait ni le tuer ni l'embrasser. Ce message enlève un poids qui lestait son existence, lui qui n'a jamais rien eu sur la conscience, ou si peu. La joie envahit son corps et l'oblige à se lever de son tabouret, à bouger pour s'en libérer. Plusieurs minutes durant, il se comporte comme s'il avait remporté une récompense, immense, et pour lui il n'y en a pas de plus belle que de retrouver son enfant. Miriade n'avait pas vu son mari pleurer de joie depuis longtemps. Il est si heureux qu'elle ne peut s'empêcher de partager son euphorie. Elle aussi veut vivre cet instant, car ils devront sous peu retourner à la réalité.

Les minutes s'écoulaient, puis ils se rassoient. Virgile a fini par se fatiguer, mais contrairement à ses forces, sa gaîté est loin d'être épuisée comme en témoignent ses yeux. Au pays, les femmes donnent naissance à des filles, les hommes à des garçons, alors entre Virgile et Luca, il y a ce lien indéfinissable. Elle ne peut s'empêcher de regretter ce qu'elle s'apprête à lui dire, mais il le faut.

‘ Virgile. Luca est en vie, c'est formidable. ’ dit-elle avec un bonheur sincère, mais sur un ton mesuré. Son mari s'en rend compte et tente de maîtriser son exaltation. Miriade lui laisse le temps de se calmer, avant de poursuivre en prenant soin de choisir chacun de ses mots, ‘ Je suis heureuse aussi. Seulement, il n'est pas avec nous, il est sur Alter. Je pense qu'il est en vie, j'espère toujours, mais la situation est compliquée, tu le sais ? ’ demande-t-elle. Virgile hoche la tête. Assurée de voir que ces paroles ont bien été comprises, elle continue, ‘ Le signal se limite à six mots, il n'y a pas de date, il est apparu ces derniers jours... ’

‘ Oui. Bon, ça veut dire qu'il est sûrement en vie, s'il a t'nu déjà six ans. ’ affirme-t-il. Miriade ne souhaite pas nuancer ce fait, même s'il lui paraît possible que ce message ait été généré six ans plus tôt.

‘ Mon amour. Luca a envoyé ce message, et il l'a codé de sorte que je sois la seule à pouvoir le lire. Si tout allait bien, il l'aurait transmis en clair. ’ dit-elle avec calme. Virgile, qui a peu à peu repris le contrôle sur lui-même, réfléchit à ce que sa femme vient de dire.

‘ Oui. T'as raison. Bon, il doit avoir des ennuis. Mais lui ou Fédora appelleraient pas leurs enfants pour leur demander d'aide. Il sait c'est compliqué et long d'traverser l'pays pour aller au puits, et Alter c'est un monde dangereux !... Ou alors, Alter est pas dangereux, alors ils peuvent le rejoindre. Pourquoi juste les garçons ? ’ interroge-t-il sa femme, en la regardant dans les yeux. Il espère entendre une de ses réponses dont elle a le secret et qui à chaque fois éteignent ses craintes. Ce comportement, habituel, rassure un peu Miriade. Cependant, si elle a décodé le message, elle n'en saisit pas les intentions, cachées ou non.

‘ Désolée, je n'ai pas compris non plus. Pourquoi seulement Icare et Marcus ? ’ dit-elle, et tous les deux replongent dans leurs réflexions, échafaudent des théories, mais aucune n'explique la requête de leur fils.

Après un long moment, Virgile affiche un air grave, il semble avoir trouvé une réponse,

‘ P't-être c'est pas uniquement Luca et Fédora. Eux ils

demanderaient pas à leurs enfants d'y aller les sauver sur un monde inconnu. P't-être c'est l'pays qu'est en danger, p't-être on est tous en danger, p't-être quequ'chose s'passe sur Alter qui met tout en danger. Les mondes sont liés, l'pays est à l'intérieur d'Alter.' dit-il en regardant Miriade, dont l'esprit étudie immédiatement cette piste. Après quelques minutes, elle acquiesce, car elle n'a pas d'autre idée, pour l'instant.

'Tu as peut-être raison. Malheureusement, avec six mots venus de nulle part, sans contexte, nous pourrions échafauder cinq-mille théories concernant un hypothétique péril, il y a trop de possibles. Mais il a dit ' vite ' et au final, il y a une seule chose à décider, c'est si nous devons empêcher les garçons d'y aller. ' dit-elle. Virgile acquiesce, les scénarios commençaient à se bousculer dans sa tête. Miriade prend une feuille de papier et avec un crayon trace une croix. En haut à gauche, elle écrit *pour*, à droite *contre*. Ensuite, ils passent des heures à envisager l'envoi d'Icare et Marcus sur un monde inconnu.

À aucun moment, Virgile et Miriade ne songent à cacher ce message à leurs petits-enfants, qui se voient proposer une nouvelle destinée. Au pays, chacun décide de son destin, mais il faut que ce choix soit éclairé et ne nuise à personne. Évidemment, les plus jeunes disposent de plus de temps, mais depuis plus de quatre-cents ans, la curiosité d'un enfant n'est plus dirigée. Il rencontre un sujet et s'il ne retient pas son attention, il en croisera, un jour, un autre qui l'intéressera. On le laissera alors s'y attarder, sans l'obliger à évaluer mille autres possibles au milieu desquels il risquerait de s'égarer. Au-delà de cette passion, les connaissances se limitent à l'essentiel. Sans avoir été encombré de savoirs inutiles et sans devoir défricher plusieurs routes, l'enfant dispose d'années pleines pour tracer un chemin par lui-même, et pour lui-même. Il le connaît donc par cœur ; comme Nina qui peine à lire, écrire ou compter, mais qui maîtrise déjà l'écoulement de l'eau ; Marcus qui échange avec les animaux ; Icare qui connaît les minéraux. Ceux qui n'ont pas la chance de trouver leur voie rencontreront un être capable de les guider vers un secteur à court de bras ou de têtes. En empruntant un chemin déjà tracé, les années peuvent être facilement rattrapées. Mais, les destinées ne sont jamais figées, une coïncidence ou une opportunité peuvent les changer. Ce champ des possibles, quasi illimité, empêche toute domination, car chacun peut s'épanouir sans être forcé à servir

d'autres intérêts.

Ce libre arbitre, ancré si tôt et en vigueur depuis tant de générations, fait que le départ des garçons n'est pas un sujet pour Virgile et Miriade. La décision ne leur revient pas. Toutefois, il leur est facile de prédire les choix de leurs petits-enfants. Alors, ils planchent toute la nuit sur les moyens de les aider à atteindre Alter. Non seulement ils devront cheminer de la montagne jusqu'au puits, c'est-à-dire du pôle sud jusqu'au pôle nord, un périple d'au moins huit-cents kilomètres, mais ils devront ensuite traverser le puits, un forage monumental truffé de mécaniques exigeantes basées sur des idées et des procédés élaborés il y a plus de quatre siècles, abandonné depuis.

Après avoir étudié la faisabilité de ce voyage, évalué les obstacles, puis les périls, les grands-parents finissent par rentrer à la maison au milieu de la nuit. Ils ne peuvent s'empêcher d'entrouvrir la porte et de regarder leurs trois petits-enfants endormis, réunis, peut-être pour la dernière fois. Ils s'attardent sur eux comme devant une photo, capturant un instant, bientôt le passé.

Virgile et Miriade sont allongés sur leur lit. La poignée d'heures précédant l'aube s'accompagne de la même angoisse ressentie il y a six ans, lors du départ de Luca et Fédora pour le puits et aujourd'hui, elle revient pour leurs petits-enfants. La liberté offerte par le pays ne leur rend pas ce moment plus facile. Pire, elle autorise un départ dont la seule idée leur inflige déjà de la peine. Ils n'essaient pas de retenir leurs larmes. Ils ont assez vécu pour savoir que les souvenirs ne suffiront pas à éteindre la détresse d'être séparés d'une partie d'eux-mêmes.

L'âge avancé des grands-parents leur permet de faire illusion lors du petit déjeuner. L'impression laissée est celle d'une matinée banale. Six chaises sont réparties autour d'une table en bois sur laquelle se trouvent de l'herbe fraîche, des fruits, du pain, et dans les bols, une infusion dont Virgile garde le secret. Si les paupières des adultes sont mi-closes, les trois enfants sont parfaitement éveillés et la question est posée par Nina,

‘T'as découvert c'que c'est ?’ dit-elle, en dévisageant Miriade comme une détective face à une suspecte, guettant un indice pouvant aider à la résolution de l'énigme. Miriade réfléchit avant de répondre.

‘C'est possible.’ dit-elle en prenant un air mystérieux. Puis, elle baisse les yeux. Son attitude électrise la curiosité de Nina, car sa

grand-mère ne l'a jamais fait marcher pour rien, contrairement à ses frères qui l'ont souvent déçue. Elle porte son bol à sa bouche, se statue près d'une minute sous l'œil amusé de sa famille habituée au phénomène. Dans son regard, ils voient son imagination se déployer et décortiquer chaque éventualité. Marcus et Icare sont dans le même état qu'elle, mais eux savent le cacher aux grands-parents. Enfin, c'est ce qu'ils croient.

‘Miriade et moi on va t'nir une conférence, dans une demi-heure. Qui veut v'nir ?’ dit Virgile. Bien entendu, tous ont envie. Après avoir quitté la table, les enfants se rassemblent pour échanger et confronter leurs idées. Si chacun a sa passion et son monde, ce genre de mystère les unit en faisant fi de tout.

Quand ils pénètrent dans l'atelier de Miriade, la pièce paraît plus spacieuse. En l'absence de Gaïa et de ses petits, ils repèrent de nouveaux objets sur lesquels ils espèrent bien s'attarder plus tard. Pour l'instant, ils attendent, chacun assis sur un tabouret qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire tourner et évidemment, Icare les met au défi de le faire tourner plus vite.

Le sérieux revient à l'entrée des deux conférenciers. Ils referment la porte de la grange, poussent les loquets. Miriade déplace un chevalet, y dépose une planche et y punaise une feuille de papier. Ils amènent deux tabourets et s'installent face à leurs trois petits-enfants. Une appréhension les gagne, ne sachant pas si cette solennité est sincère ou s'il s'agit d'un jeu.

‘J'ai découvert ce qu'était ce phénomène.’ commence Miriade, la gorge serrée. Elle prend une profonde inspiration, ‘C'est une communication de votre père, un message qui dit, les garçons, venez sur Alter, vite.’

Les enfants restent sans voix plusieurs secondes, puis leurs regards se portent sur Virgile. Le visage grave, il répond par un hochement de tête. Ils avaient besoin de cette confirmation. À présent, ils se tournent les uns vers les autres comme s'ils s'étaient perdus. Aucun d'eux ne sait quoi faire, quoi penser, ou quel comportement adopter face à l'inattendu. Leur désarroi ne surprend pas des grands-parents qui reprennent les choses en main,

‘Il n'y a que ce message, pour l'instant. Je suis sûre que ça vient de Luca, parce que seuls lui et moi savons décoder ce message arrivé tout près de Gaïa, qu'il connaît par cœur. Virgile et moi avons réfléchi cette nuit à la façon dont tout se déroulera. Ça va ? Vous

souhaitez dire quelque chose ? ’ demande Miriade voyant les enfants désespérés, mais qui récupèrent lentement leur capacité d’attention.

‘ Pourquoi qu’les garçons, ça on l’sait pas. On va vous expliquer comment on voit ça et vous déciderez si oui non vous y allez. ’ dit Virgile de sorte à les rassurer. Cette phrase paraît faire son effet. Elle retire temporairement le poids déposé sur les épaules d’Icare et Marcus. Les adultes laissent quelques secondes aux enfants pour traiter ces informations, mais poursuivent afin d’éviter que ne se déploie en eux trop de peur.

‘ Nina, tu ne pars pas, car ton pas est trop lent, ce qui est normal puisque tu n’as que huit ans. Tes frères ont douze et quinze ans, ils progressent plus vite et votre père a mentionné l’urgence. Tu resteras ici, il faudra vérifier s’il y a d’autres messages. ’ dit Miriade, s’adressant à sa petite fille comme à une adulte responsable. Nina accepte la mission en adoptant une posture déterminée.

‘ Les garçons, vous devrez traverser l’pays. J’suis sûr vous pouvez l’faire, vous avez les capacités. Sauf quand vous s’rez au puits, là ça s’ra plus compliqué, ou impossible. C’est d’la mécanique industrielle et vous connaissez pas ça, nous pas mieux. J’pense les parents imaginent vous êtes restés en ville où c’est plus facile d’s renseigner sur l’puits. C’est pour ça vous irez d’abord à Florale, voir votre grande sœur. Après vous irez au puits et l’traverserez avec elle. On espère. ’ dit Virgile aux garçons, qui s’accordent un moment pour envisager ce plan.

‘ Aelys a étudié le puits quand Luca et Fédora ont disparu. Aujourd’hui, elle a vingt ans, mais en avait quatorze à l’époque, et elle était obsédée par l’idée de les retrouver. Elle s’y consacrait corps et âme, c’est pour cette raison que vous êtes venus chez nous. Vous lui avez parlé la semaine passée, elle vous a dit quoi ? ’ demande Miriade, en espérant entendre autre chose que les platitudes qu’Aelys et ses grands-parents échangent juste pour tenir la conversation. Mais Marcus ne sait quoi dire tant les discussions avec sa sœur n’ont rien de passionnant, alors il se tourne vers Icare.

‘ Tout va bien... Elle a créé une fleur... Comme d’habitude. ’ répond ce dernier. Miriade et Virgile ne sont aucunement surpris.

‘ Pour l’instant, il ne faut pas lui parler de ce voyage. Vous y allez et vous lui expliquerez quand vous la verrez. ’ insiste Miriade. Les enfants semblent mal à l’aise avec cette idée. Notant cela, Virgile ajoute,

‘ C’est qu’on sait pas trop où elle en est dans sa vie, et on sait

pas comment elle réagira à tout ça. C'est mieux d'lui dire en face. Quand vos parents ont disparu, qu'elle a étudié l'puits, elle vous a un peu laissé d'côté. Quand vous êtes v'nus ici comme on avait du temps, j'pense elle a cru elle vous avait blessés et vous l'aimiez plus. C'était pas l'cas bien sûr, mais elle s'sentait mal et p't-être elle s'en veut encore ou pas. C'est à cause d'tout ça vaut mieux lui en parler en face, pas par téléphone. Vous comprenez ?'

'Oui. Mais si elle veut pas ?' demande Marcus, inquiet d'être rejeté par sa sœur.

'Lorsqu'elle vous verra, je pense qu'elle vous accompagnera, mais je n'en suis pas certaine.' dit Miriade.

'P'pa a dit 'que les garçons'. Si Aelys vient, elle peut pas aller sur Alter ?' demande Icare.

'Vous déciderez sur l'moment. Ça s'ra un long voyage, dangereux, c'est à vous d'voir comment l'faire. Aelys vous fra gagner du temps pour atteindre le puits et l'traverser, c'est sûr. Faut des compagnons d'voyage à qui vous faites totalement confiance. Vous allez au puits, mais tout va bien alors les gens veulent pas qu'on l'touche, surtout pas des enfants. Ils ont p't-être raison, mais on pense si Luca vous envoie sur Alter, c'est p't-être y a une menace sur le pays. Les parents vous mettraient pas en danger juste pour eux, y a forcément une raison.' dit Virgile. Les enfants sont studieux et attentifs à tout ce qui leur est annoncé.

'Nous allons vous aider à préparer vos bagages, sachant que...' dit Miriade en attrapant le feutre et elle commence à écrire, '... vous allez devoir traverser la montagne, peut-être escalader un peu. Après, il y a l'océan, quatre-vingts kilomètres à pied sur les passerelles. Après, il y aura le train jusqu'à Florale, la ville où vous prendrez ce qu'il vous faut et poursuivrez votre voyage, avec Aelys j'espère.' dit Miriade. Marcus et Icare se regardent, tous les deux ont tiqué sur les passerelles. Nina aussi, elle qui regrettait de ne pas être du voyage, change soudain d'avis.

'Mais, y a un bateau qui franchit l'océan.' dit Icare. Intérieurement, il supplie que sa grand-mère ait oublié une chose si évidente.

'Oui, un tous les dix jours. Le prochain départ est après-demain. Vous n'y arriverez pas. Il ne faut que deux ou trois jours pour traverser l'océan à pied, et comme il y a urgence...' dit Miriade sans arrêter d'écrire les étapes, sans prêter attention aux doutes de ses petits-enfants.

‘ Bon. Aut’chose ? ’ demande Virgile qui observe les réactions. Ils se figent un instant pour réfléchir, puis Marcus chuchote à l’oreille d’Icare, puis l’inverse, et après deux nouveaux échanges, Marcus dit sur un ton hésitant,

‘ Le puits, tu peux nous dire comment c’est... ’

‘ Je vais vous rappeler en gros. Pour les détails, vous verrez avec Aelys, parce que le temps nous manque, et elle en sait beaucoup plus. D’abord, attention, le puits est réel, ce n’est pas une légende comme celles que raconte Icare... ’ commence Miriade. Elle s’y attendait, Icare s’offusque et va la contredire, mais elle l’interrompt avant, ‘ Vraiment ? Tu as fait un saut de dix mètres au-dessus d’un précipice ? sans élan ? ’ dit-elle en le regardant droit dans les yeux. Icare jette un œil à son frère et sa sœur. Ils sourient, car s’ils adorent ses récits, ils ne sont pas dupes.

‘ J’ai pas tout mesuré, c’est à vue d’œil, c’était loin, et haut ! ’ répond-il, sans convaincre qui que ce soit, même pas lui-même.

‘ Bon, qui s’souvient d’l’histoire du puits ? ’ demande Virgile, et trois visages pointent vers le sol.

‘ Résumons. Aujourd’hui, chacun est libre de choisir son destin, mais il y a six-cents ans, un petit groupe de gens appelé gouvernement organisait la vie de quatre-vingt-millions de paysans. Cette autorité avait lancé un grand projet : creuser afin de découvrir si l’univers se limitait à cette bulle de cinq-cents kilomètres de diamètre dans laquelle nous vivons. Toutes les ressources humaines et matérielles étaient consacrées à forer un trou de vingt mètres de diamètre. Ils ont placé un portail à chaque kilomètre, une sorte de disque, pour isoler le pays si jamais ils atteignaient un hypothétique autre monde. Cent-quatre-vingts ans, deux-cents kilomètres, l’entreprise touchait au but. Ils ont renforcé les derniers portails, puis ils ont essayé d’observer Alter, sans succès. Ils ont quand même envoyé une équipe, et aucune des cent personnes n’est revenue.

Suite au fiasco de cette première expédition, et puisque Alter est un monde hostile, le puits n’offrait finalement aucune perspective. Il a été fermé et abandonné. Les richesses, les ressources, le travail, l’économie, tout reposait en grande partie sur le puits, donc tout s’est effondré. Cette société était technologiquement très avancée, elle aurait pu se relever, sauf que le creusement avait petit à petit rempli le pays de poussière, ce qui a bouleversé l’écosystème. La végétation s’adaptait, mais les paysans de cette époque ne pouvaient manger que certains végétaux qui sont devenus rares. La population est passée de

quatre-vingt-millions à quatre-millions en quelques dizaines d'années. Durant ce temps, des scientifiques cherchaient, et ils ont finalement réussi à changer le métabolisme des gens de sorte qu'ils puissent se nourrir d'herbe et de feuilles, qui étaient les seules ressources assez abondantes à l'époque. Ces modifications étaient génétiques, les enfants ont donc hérité de cette mutation. C'est ainsi que les paysans ont survécu, et aujourd'hui encore, à part en altitude, nous n'avons pas à craindre de manquer de nourriture. Quant à la poussière qui embrumait le pays, elle a fini par s'agréger et a formé à très haute altitude un nuage qui depuis quelques centaines d'années tourne autour du soleil, créant le cycle jour-nuit. Pour ce qui est de la structure du puits, elle est faite de métaux et de matériaux composites... Il y a des ascenseurs et de l'air... c'est tout ce que je sais. Virgile ? ' demande Miriade en regardant son mari. Il fait signe qu'il n'a rien à ajouter, puis elle se tourne vers les enfants. N'ayant pas tout retenu, à ce moment, ils espèrent juste échapper à une interrogation.

' Merci. ' lance Marcus au nom de tous. Cette réponse semble satisfaire sa grand-mère. Miriade est pressée, elle ne souhaite pas perdre de temps inutilement, elle ne veut pas être responsable d'un retard potentiellement fatal pour Luca et Fédora.

' Virgile se chargera des provisions, moi je m'occupe de votre équipement, et vous, réfléchissez à ce que vous devez emporter. Nous vous appellerons quand nous serons prêts. ' leur dit-elle. Puis, alors qu'ils atteignent la porte de la grange, elle les interpelle, ' Les enfants ! Pas un mot de tout ça. N'en parlez à personne. Si on vous demande, vous répondez que nous étudions encore le phénomène. Les garçons, pour ce qui est des préparatifs, racontez que vous allez à Florale voir votre sœur, que vous resterez quelque temps là-bas. D'accord ? ' termine-t-elle à voix basse. Les enfants hochent la tête, ouvrent lentement la porte et sortent. Miriade se rassoit, ou plutôt s'échoue sur son tabouret, accablée par l'approche d'un départ qui se concrétise. Elle se met à espérer un évènement providentiel, elle imagine Luca et Fédora se téléporter au milieu du village, une attente que sa rationalité vient brutalement anéantir.

Les enfants se réunissent au cœur d'Alti, ils trouvent un lieu avec une vue dégagée afin que tous puissent observer les passants et discuter sans être entendus. Ils se tiennent appuyés contre le mur d'une maison inoccupée.

' Marcus, tu veux y aller ou pas ? ' demande Icare.

‘ Oui. Et toi ? ’ dit-il. Son frère le regarde, étonné, presque offensé.

‘ Bien sûr. J’suis toujours prêt à partir. ’ affirme-t-il avec son ton de meneur. Marcus prend un instant et dit,

‘ Et l’océan ? Si une tempête se déclenche quand on est sur les passerelles... ’

‘ Eh ben, on verra. On s’débrouillera. Tu veux y aller, oui ou non ? ’ insiste Icare, qui, même s’il ne le montre pas, appréhende aussi cette partie du voyage.

‘ Oui. Bien sûr. ’ répond Marcus, en s’efforçant d’apparaître confiant. Il entend renifler et découvre à côté de lui Nina en train de pleurer. Il s’agenouille, et avec Icare, ils se placent aux côtés de leur sœur.

‘ Vous partez et moi j’s’rais toute seule. ’ dit-elle, peinant à prononcer cette phrase qui finit dans des sanglots. Ses frères à genoux devant elle lui tiennent chacun une main.

‘ Faut pas pleurer Nina. On va sûrement revenir... ’ lui dit Icare.

‘ Personne revient d’Alter. ’ l’interrompt-elle en pleurs.

‘ P’pa est sur Alter, et apparemment, il est vivant. Il a forcément un truc, une idée pour qu’on revienne, sinon il nous aurait pas demandé de venir. ’ lui dit Marcus. Ces paroles pleines de sens calment un peu la détresse de Nina sans toutefois arrêter ses larmes. Ils l’enlacent pour la rassurer, comme ils le font souvent, mais cet évènement majeur bouleverse tout. Icare ajoute,

‘ On t’appellera quand on sera chez Aelys et plus tard, si on trouve un moyen on t’contactera. Si on retrouve P’pa, c’est sûr on s’parlera, il est expert en communication. T’as vu l’message qu’il a envoyé, presque pile sur Gaïa, depuis Alter, à travers deux-cents kilomètres de terre ! Nina, tu sais l’voyage prendra des jours juste pour aller à l’océan, probablement des semaines pour atteindre le fond du puits, donc il faudra être patiente. C’est pas parce qu’on n’appelle pas qu’il nous est arrivé quelque chose. ’ dit-il en regardant dans les yeux sa sœur qui commence à s’apaiser. Marcus est sans cesse étonné par la capacité d’Icare à distancer les évènements, qu’ils soient heureux ou non. À force de conter ses histoires, il transparaît dans ses paroles une sorte de sagesse, une objectivité. Ce talent fait que Marcus le suit souvent sur des lieux où il s’était pourtant juré de ne jamais mettre les pieds, et ça ne lui a pas toujours réussi.

‘ J’dois aller parler à Hercule. Lui annoncer notre départ. ’ dit-

il, pensif.

‘ Vois s’il veut venir avec nous ! Grandma a dit d’y prendre des personnes d’ confiance. Tu lui fais confiance ? ’ demande Icare.

‘ Oui, bien sûr. Mais j’suis pas sûr qu’il viendra... ’

‘ Peu importe ! Demande-lui. Après, il faudra qu’ les grands-parents approuvent. Ils ont peut-être besoin d’ lui pour d’ autres trucs. ’ insiste Icare, enthousiaste à l’ idée d’ avoir à leurs côtés une bête, vélocé, puissante, un atout formidable pour deux corps adolescents dont l’ agilité est la seule qualité. Marcus acquiesce et part retrouver Hercule.

Il y a quinze ans, Hercule était tombé d’ on ne sait où, il avait dû dégringoler la pente, et Virgile l’ avait trouvé inconscient sur le chemin de sa promenade quotidienne. Virgile, aidé par d’ autres personnes, l’ avait ramené à Alti pour le soigner, sans pouvoir dire à quelle espèce il appartenait. Son corps, ses pattes, ses griffes, l’ apparentent à un fauve, à un loup qui, s’ il se dressait, atteindrait deux mètres cinquante de haut. Toutefois, la forme de sa tête, ses oreilles, ses yeux, son museau, toutes ces parties le rapprochent d’ une chèvre. Un entrebâillement entre ses lèvres laisse apparaître ses dents. Sa bouche affiche donc un sourire permanent, sous un regard indéchiffrable.

Ce visage désoriente toujours autant les montagnards qui ne parviennent pas à saisir ses intentions. Seulement, les gens adorent lui parler, car il ne peut ni les contredire ni leur couper la parole et ils ont donc l’ impression d’ être compris. Parfois, Hercule s’ en va, sauf s’ il se sent bien où il est. Dans ce cas, il arbore un faciès mi-méchant mi-fou et ses interlocuteurs s’ éloignent de lui à reculons. Toutefois, l’ animal a décidé de rester vivre au village. Son corps de prédateur, immense, redoutable, et cette tête qui suscite la sympathie, cette réunion d’ éléments contraires fait que, malgré les nombreuses incompréhensions et les conflits entre Hercule et les villageois, jamais personne n’ a songé à le bannir de la vallée, car son étrangeté apporte une folie, une imprévisibilité bienvenue dans ce lieu un peu trop paisible.

Ces six dernières années furent rocambolesques, mais la dangerosité d’ Hercule s’ est estompée grâce à Marcus qui a réussi à établir un lien. Aux yeux des gens, il possède un don, un talent pour communiquer avec les animaux de toutes sortes, mais Marcus ne fait que mettre de côté sa nature humaine. Celle-ci pousse les paysans à

aborder de la même manière un oiseau, un rongeur, un mouton. Ils approchent avec calme, tendent délicatement une main vers des êtres dont ils n'essaient jamais de se figurer le registre ou la vision du monde. Dans le but d'interagir, ils franchissent les obstacles par tromperie ou par leurre, puis s'étonnent de voir s'installer la méfiance. Marcus, lui, s'imaginer à la place de l'individu auquel il va s'adresser, le considère comme son égal, puis s'adapte pour se fondre, une démarche qui l'oblige à étudier sa propre condition pour mieux s'y soustraire. Évidemment, il y a une limite à cette distanciation. Se défaire de l'emprise de la civilisation n'est pas chose aisée, c'est là où Marcus surpasse tous ses semblables. Une forme d'empathie poussée à l'extrême lui permet d'atteindre un être, pour peu que celui-ci ait suffisamment conscience de son existence, donc qu'il possède un égo.

Petit à petit, Marcus a déniché la trame cachée dans les comportements d'Hercule, et comme l'enfant s'est rendu accessible à l'animal, ce dernier a pu faire de même. Il a alors été possible de créer un cadre pour interagir et civiliser l'essentiel d'une cohabitation où chacun arrive à se sentir en sécurité. Hercule a obtenu un abri, conçu pour lui, placé au centre d'Alti, sur le chemin principal où, contre toute attente, le passage incessant le rassure.

Marcus le retrouve, en train de manger dans la parcelle qui lui a été attribuée.

‘Hercule. Avec Icare, on va partir loin. Au-delà de l'océan. Tu sais ce qu'est l'océan ?’ demande-t-il en y mettant les gestes appropriés. Il se rend soudain compte qu'il ne connaît pas le passé de cet être qu'il côtoie pourtant depuis six ans, leurs conversations portaient sur le présent et sur le futur.

Comme réponse, Marcus obtient un hochement de tête. Hercule ne s'exprime que par gestes et mugissements, mais, grâce à Marcus, il associe désormais certaines paroles à des idées. Il saisit surtout les actions physiques comme les déplacements, mais tous les concepts humains et sociétaux lui restent étrangers. Les technologies qui ont tenté d'interagir avec l'animal ont vu leur espérance de vie réduite à l'instant, alors Marcus tente d'élaborer une langue des signes mêlant la position de chaque oreille, les mouvements de tête, le clignement des yeux, la lèvre supérieure relevée à droite, au centre, à gauche, des expirations fortes ; une vraie gageure pour Hercule, obligé à retenir toutes les combinaisons, et pour Marcus, obligé d'en faire autant. S'ils se comprennent sur les idées de bases comme manger,

boire, les directions, les actions, le reste donne lieu à des contestations de part et d'autre pour savoir à qui la faute.

‘ Tu es déjà allé au-delà de l’océan ? ’

Mouvement horizontal de la tête d’Hercule.

‘ On va y aller, avec Icare, et on reverra Aelys. Après, on ira autre part. Le voyage est dangereux et long, plein de jours. Tu veux venir avec nous ? ou tu veux rester au village ? ’ demande-t-il, pas certain qu’Hercule comprenne la notion de temps long.

D’une patte, il pointe le sol et signe non de la tête.

‘ Tu viens avec nous ? ’ redemande Marcus, souhaitant être sûr de ne pas se réjouir trop vite, et Hercule hoche la tête. L’enfant saute dans les bras de la bête qui, sans saisir les raisons de cette explosion de joie, l’accueille avec son flegme habituel.

Pendant cette discussion, Icare et Nina se sont rendus sur un flanc de la vallée qu’elle devra arpenter à la recherche d’un message. Il lui explique les dangers de certains lieux, lui enseigne ce qu’il sait des minéraux, ceux qui glissent, les magnétiques, les fragiles qui pourraient la trahir... Enfin, il lui confie sa collection et lui dit où trouver ses cahiers de données, et de les garder cachés pour ne pas entamer son statut d’aventurier. Il emportera juste un petit carnet contenant des notes abrégées que lui seul peut déchiffrer.

Puisqu’il y a peu de contacts entre la montagne et le reste du monde, Virgile craint de ne pas être au courant des derniers us et coutumes du continent. Par conséquent, il revient des champs avec nombre de plantes, certaines nutritives, d’autres curatives. Souvent rares, elles pourraient servir de monnaie d’échange au cours du voyage. Plusieurs ne poussent qu’en altitude et ont permis, entre autres, d’éradiquer beaucoup de maladies à toutes les époques. Des cultures alimentent les laboratoires qui les transforment et en extraient les éléments pour les mettre à la disposition de tous. Garantir l’innocuité d’une substance exige des années de tests, dont tous les résultats sont publiés. Il s’est donc créé une sorte de marché d’avant-garde pour les gens ne pouvant plus attendre et prêts à courir les risques. Virgile ne fournit que des plantes étudiées depuis une ou deux années et dont on ne suspecte pas d’effets secondaires graves. Il tient toujours compte du rapport bénéfices-risques. Il emballe soigneusement les herbes dans des sachets, écrit sur l’étiquette le nom scientifique, ce qu’elles traitent, avec la mention *exp* pour

expérimentale.

Des plantes mises de côté sont triées et compressées, elles ressortent sous la forme de cubes mesurant trois centimètres, identiques à ceux qui remplissent déjà un tiroir. Chacun d'eux vaut un repas, ce concentré vise à assurer la survie des voyageurs se rendant dans des lieux dépourvus de végétation, comme l'océan. Quelques gélules permettent de se requinquer en cas de coup dur, mais il ne faut pas en abuser. Virgile dispose toute cette nourriture sur la table de façon à estimer le nombre de jours pour que les garçons ne manquent de rien. Ils ne charrieront pas d'eau, abondante dans le massif, mais des poches pouvant stocker quatre litres de liquide feront partie de leur paquetage.

Marcus rentre à la maison, remarque l'encombrement de la table, puis se tourne vers son grand-père posté devant son fourneau en train de préparer un plat, sûrement délicieux comme à chaque fois. Il réalise soudain que ça en sera fini de ce rituel, ce qu'ils emporteront n'égalerà jamais un mets servi quelques instants après son élaboration. La pièce, les gens, la cuisinière, cette atmosphère, tout ça donne une saveur particulière à ses repas. Les mêmes recettes avalées lors des expéditions étaient moins bonnes, il y manquait un ingrédient : la maison. Il en sera de même lors de ce voyage, et après ce pincement au cœur, Marcus se concentre sur la bonne nouvelle, il l'espère en tout cas,

‘ Grandpa, Hercule vient avec nous, tu es d'accord ? ’

‘ Bien sûr ! Ses provisions sont sur la table. ’ dit Virgile, stupéfié son petit-fils. Il comprend, au sourire malicieux de son grand-père, qu'il savait qu'il demanderait à Hercule de le suivre et il connaissait déjà sa réponse. Marcus ne peut s'empêcher d'imaginer de la divination derrière tout ça. Puis, il observe longuement la nourriture étalée sur la table pour se figurer ce qu'il mangera en premier et en dernier, s'il commencera par ce qu'il préfère, ou s'il la gardera pour plus tard.

Dans la grange, Miriade s'attelle à rassembler des choses pouvant être utiles aux garçons. Icare et Marcus auront des habits neufs, simples, faits de toile beige. Les chaussures se composent d'un morceau d'écorce souple, replié de sorte à envelopper le pied, la forme est maintenue grâce à des lacets. Dessous, l'écorce est laissée brute pour obtenir une meilleure accroche, la couche en contact avec la peau offre une solidité et un confort proche du cuir. Ils emporteront chacun

une toile imperméable de deux mètres par un, bordée d'œillets ; en y passant une corde, elle deviendra un hamac ; avec des tiges en bois, elle fournira un peu d'abri ; seule, elle les préservera de la pluie durant leurs marches. Une petite pelle, un piolet, une bande élastique, lunettes de protection, une longue-vue qui, repliée, se résume à dix centimètres sur cinq de diamètre, une lampe, deux couteaux dont un pliant, une corde de quinze mètres, trois mousquetons, fils et aiguilles, miroir de poche, un filet ; le tout tient dans un sac. Miriade estime le poids de l'ensemble raisonnable, même en y ajoutant de la nourriture. Une boussole, un analyseur atmosphérique, une carte du pays résistante à l'eau, et après avoir tout fouillé, elle regrette que, parmi la multitude, si peu de ce qu'elle possède servira aux enfants. Durant ses dizaines d'années consacrées à la recherche, nombre d'objets courants furent démontés, modifiés, réarrangés pour les dédier aux découvertes scientifiques sans jamais viser d'autre utilité. Elle aurait aimé avoir inventé des outils facilitant ce voyage, ou apportant un confort. Or, elle se retrouve démunie, incapable d'influer sur leur destinée. Elle ne s'est jamais sentie si impuissante.

Pourtant, à vouloir résumer sa vie à cet instant, à ce jour, elle en oublie les accomplissements de ces dernières décennies. Sans elle, réaliser un tel périple serait plus périlleux encore. Ses apports aux prévisions météorologiques ont rendu les traversées de l'océan par bateau, ou passerelle, moins hasardeuses. Le train qui emmènera Icare et Marcus à Florale cheminera sur des sols stabilisés grâce à ses études géologiques ; viennent s'ajouter ses découvertes et ses recueils de données. Tout cela a participé à améliorer la santé et la sécurité au pays. Et puis, il y a ces six années passées aux côtés des enfants. Chaque jour à corriger, à apprendre, à ajuster chaque détail de leur vie. Ces incréments c'est l'éducation et une partie vient d'elle. Une autre qualité de Miriade est sa proactivité, qui l'incite à inventer un sac adapté à la morphologie d'Hercule. Elle y travaille une heure avant de se rendre à la cuisine où elle retrouve Marcus, encore une fois fasciné par la capacité d'anticipation ou les supposés pouvoirs magiques de ses grands-parents.

Petit à petit, tout le monde finit par être rassemblé autour de la table. Les vivres et les objets sont répartis entre Marcus, Icare et Hercule de sorte que si l'un perd son bagage il en restera toujours assez pour les trois. Nina observe les préparatifs de loin. Elle ne peut y participer tant ce départ lui brise le cœur. Ces moments lui

paraissent interminables et si pesants qu'elle doit souvent penser à respirer pour ne pas être submergée par le chagrin. Durant ces courtes accalmies, elle ne parvient pas à retenir ses larmes.

Enfin, les voyageurs lestés de leurs bagages sortent et l'air frais permet à Nina de se ressaisir. Hélas pour elle, la séparation se rapproche. Elle se fait de plus en plus imminente, alors elle se remet à pleurer. Les embrassades d'Icare et Marcus n'y changent rien. Le temps passé enlacés ne réussit pas à chasser des esprits la possibilité qu'il puisse s'agir d'un adieu.

‘ Attention les garçons, toi aussi Hercule. ’ dit Virgile.

‘ N’oubliez pas de nous appeler quand vous arrivez chez votre sœur ou avant si vous pouvez. ’ ajoute Miriade. Nina ne parvient pas à prononcer un seul mot et s'accroche à la jambe de son grand-père. Elle voit s'éloigner ses frères. La confiance qu'ils affichent n'est à ses yeux qu'une manœuvre destinée à la rassurer.

Les voyageurs traversent le village. Ils reçoivent les au revoir et les invitations à la prudence habituels, car tout passage par la montagne est risqué. Cependant, peu de ces personnes connaissent leur véritable but et aucune n'a conscience des périls qui les attendent. Les garçons eux-mêmes n'en ont aucune idée. En les voyant avancer pour s'engager dans ce périple, les grands-parents restent tiraillés entre leur conviction qu'Icare et Marcus en sont capables et une volonté toute naturelle de les préserver en les gardant à leurs côtés. Ils les ont laissé décider, c'est la manière de faire au pays.

Une aventure formidable se présente à Icare et Marcus, tant par ce qu'ils doivent accomplir, que par les découvertes qui promettent d'être extraordinaires. Parcourir le pays est une chose, mais fouler un monde nouveau avec peut-être à la clé, des minéraux et des espèces inconnues... Miriade et Virgile ne pouvaient qu'approuver ce voyage malgré les incertitudes. Et puis, les regrets de ne pas avoir essayé les auraient tous hantés le reste de leur vie.

chapitre 2 | la Montagne

La montagne reprend ses droits dès la sortie du village. Le chemin plonge brusquement et oblige les marcheurs à être attentifs, ce qui tempère l'émotion liée au départ. S'enchaînent les dénivelés, les sentiers de pierres et de terre plus ou moins bordés d'herbe selon l'altitude, et même s'ils en ont l'habitude, le vide inquiète Marcus, mais aussi Icare. Explorer la vallée leur a fait côtoyer des gouffres profonds de plusieurs dizaines de mètres, ils savaient donc où s'arrêterait leur chute. Là, ils cheminent sur le flanc des falaises dont certains pans de roches semblent prêts à se détacher pour les entraîner dans les abîmes. Alors ils tentent de se rassurer en estimant les probabilités... Elles sont infimes et malheureusement cette rationalisation n'apporte aucun réconfort. Ils doivent regarder le mur, sauf qu'ils doivent aussi regarder où mettre les pieds, et le vide n'est jamais loin. Celui-ci paraît se rapprocher avec la fatigue qui d'abord courbature leurs muscles, puis y diffuse une vibration, qui se propage dans tout le corps. Cette fébrilité apparaît évidemment aux pires moments. Afin de compenser son manque d'expérience, Marcus marche dans les pas de son frère. Icare positionne son pied selon les informations remontées par sa semelle, la dureté, la consistance, la solidité, la glissance, tout est pris en compte pour, s'il le fallait, avertir et conseiller ses compagnons, même si Hercule se déplace ici avec aisance, car lui n'a pas la peur du vide. Le chemin emprunté ne pose en soi aucune difficulté, mais il tutoie souvent un néant qui éreinte les esprits. Plusieurs fois, ils ont failli appeler Djinn, une immense oiselle cachée dans les profondeurs du massif. Elle pourrait soit être une alliée, soit les attaquer, soit les ignorer. Pour résumer, ils ne doivent rien espérer d'elle. Virgile leur a dit de l'invoquer en dernier recours. Il l'avait soignée il y a quatre ans, peut-être se sentira-t-elle redevable ?

Même si le trio progresse sur des sentiers connus durant ces premières heures de marche, ils n'y croisent personne. Les gens des montagnes peuvent se passer du reste du monde qui ne leur fournit

que des technologies de confort ou secondaires. À l'inverse, le continent a besoin de ressources que cet écosystème d'altitude est seul capable de produire, comme certaines plantes utiles à la médecine et à la chimie. Il est aussi demandé à Miriade de mener des études géologiques et météorologiques, car le massif et l'océan sont les lieux d'évènements extrêmes qui influent sur l'ensemble du climat.

Icare, Marcus et Hercule arrivent sur un chemin offrant enfin une vue dégagée. Durant des heures, le paysage s'est limité à des pans de roches, alors ils ont plaisir à retrouver cet horizon incurvé si familier. Au travers du voile de l'atmosphère, ils entrevoient au loin le vert de la flore couvrant l'intérieur du globe à l'exception des deux pôles, celui où ils sont, et à cinq-cents kilomètres à vol d'oiseau, celui où se trouve le puits, pour l'instant caché derrière le soleil. Ils décident d'emprunter un itinéraire plus risqué, ne demandant que deux jours au lieu de quatre pour atteindre l'océan, avec dans leur tête le mince espoir d'embarquer sur le bateau, si seulement un évènement venait retarder son départ.

Ils s'échappent d'un sentier et sortent cartes, piolets et cordes. Après plusieurs minutes d'études, ils reprennent leur marche jusqu'au bord d'un gouffre dont ils ne distinguent pas le fond. Une sorte de petit ruisseau passe le long de la falaise, un bisse, un canal fait de planches domptant l'eau sauvage afin qu'elle aille irriguer des cultures. Arrimé à la paroi, cet aqueduc de soixante centimètres de large et de haut est parcouru par environ dix centimètres d'eau, ce qui, de l'avis de la troupe, en fait une voie praticable. Icare et Marcus nouent chacun une corde autour de la taille, l'autre extrémité est rattachée à Hercule qui sera placé au milieu.

La nuit approche, sur ce chemin où il est impossible de s'égarer. Ils maintiennent entre eux une distance de dix mètres afin de disperser leurs poids sur une structure habituée à subir une charge uniformément répartie, donc Hercule, avec son gabarit hors norme, marchera à quatre pattes. Ils avancent ainsi au-dessus du vide, le long d'une falaise, les pieds dans l'eau. Chaque pas s'accompagne de grincements inquiétants qu'ils finissent par ignorer au bout d'un certain temps. Toutefois, ces bruits se révèlent utiles pour estimer leur impact sur l'ouvrage et les appuis se modifient à la demande d'Icare. Les garçons parcourent les premières centaines de mètres avec le dos courbé afin de pouvoir immédiatement se rattraper à la planche de rive s'ils venaient à tomber. Tous cheminent prudemment sur cet

étroit canal sans rencontrer de difficultés, excepté Marcus, que les enchevêtrements des planches font trébucher et plonger à deux reprises. Ses habits sont trempés, mais les affaires à l'intérieur de son sac restent sèches. Quelques niches dans la paroi autorisent le trio à faire des haltes. Marcus tente d'essorer ses vêtements, avant de se raviser. Ceux-ci collent à sa peau. Au début, la sensation de froid est intense, puis l'eau imprégnée se réchauffe au contact de son corps et crée une barrière le protégeant du vent. Cette dépense d'énergie lui coûte un repas, mais lui permet de stabiliser sa température maintenant que la nuit est tombée. Les voyageurs, ou plutôt les explorateurs, puisqu'ils ne savent pas ce qui les attend, doivent surveiller leur consommation au risque de se retrouver à court de vivres dans un milieu hostile, comme ici. Les garçons dressent un inventaire avant de reprendre la route.

Après une demi-heure, ils voient le courant légèrement accélérer. Au début, ils n'y prêtent pas attention, mais le flot entrave de plus en plus leur marche et fragilise les appuis, provoquant plusieurs glissades en peu de temps. Le débit ne cesse de croître. La hauteur d'eau atteint vingt centimètres quand ils entendent un grondement qu'Icare identifie immédiatement : un déferlement d'eau.

‘Demi-tour ! Faut sortir d'là ! Allez !’ hurle Icare en se retournant vers ses compagnons. À peine a-t-il prononcé ces mots qu'une vague d'un mètre le propulse sur Hercule qui en plantant ses griffes dans le bois résiste quelques secondes avant d'être emporté à son tour. Marcus, qui fermait la marche, aurait déjà été entraîné au loin s'il n'avait pas été relié à l'animal, mais à présent tous les trois dévalent ce canal, et malheureusement, leurs corps emportés par les flots prennent de la vitesse sur cette ligne droite d'une centaine de mètres. Or, les soixante centimètres de haut et de large laissent peu de droit à l'erreur, et si la première courbe est orientée favorablement, c'est-à-dire qu'elle ne les enverra pas dans le vide, ils risquent bien d'être éjectés contre la paroi, avant de retomber dans le lit du torrent où ils devront être conscients pour s'y maintenir sans s'y noyer. Les garçons essaient de se rappeler leur montée pour deviner ce qui les attend sur ce trajet retour. La première courbe projette Marcus contre la falaise qui le renvoie dans le torrent. Il parvient à rester entre les planches ; Hercule se maintient dans le lit grâce à ses griffes ; emporté par les flots, Icare est éjecté. Il arrive à amortir le choc avec la paroi,

mais pas à contrôler son atterrissage et son épaule se fracasse contre la planche de rive. S'il est retombé dans le lit, il est à peine conscient, et la prochaine courbe leur promet à tous un vol direct vers les abîmes. Premier sur la liste, Marcus voit approcher le virage, il inspire, s'allonge complètement, tête sous l'eau. Le fait d'être immergé au fond du canal lui permet de prendre la courbe sans en sortir. Vient le tour d'Hercule qui, avec ses griffes, freine assez pour pouvoir attraper la jambe d'Icare et ils s'engagent ensemble dans le virage. L'accroche de la bête l'empêche de quitter le lit, mais le corps d'Icare s'évade et il franchit la courbe en survolant le vide, sa jambe fermement tenue dans la patte d'Hercule qui parvient finalement à le ramener sur la piste qu'ils dévalent. Marcus sort la tête de l'eau et écarte les pieds contre les planches pour ralentir. C'est insuffisant. Il voit passer une échappatoire, une niche dans la falaise qu'Hercule aperçoit et grâce à son agilité, il bondit hors du torrent pour s'y réfugier. Il déploie ses griffes et arrive à maîtriser un dérapage qui le ramenait vers les flots. De là, bien ancré sur ses appuis, Hercule tire sur la corde au bout de laquelle se trouve Icare. Il l'extraît du torrent et le ramène à ses côtés. Pendant ce temps, Marcus a réussi à se cramponner à la planche de rive. Il se tient contre la paroi, dos au courant, tête rentrée pour ne pas se noyer et il s'accroche par peur d'entraîner Hercule à nouveau dans les flots. Icare entre ses pattes, Hercule, debout, parvient à ramener Marcus dans ce refuge précaire, mais sûr.

Sous leurs yeux, le déferlement continue et ils n'ont d'autre choix que d'attendre de voir ce torrent redevenir le paisible cours d'eau qu'il était. Marcus s'agenouille auprès de son frère, l'allonge sur le dos.

‘Icare ! Icare ! Réveille-toi !’ crie-t-il, voyant qu'il peine à reprendre conscience.

‘Arrête d'hurler, j'suis pas sourd. Donne-moi un truc à manger.’ répond Icare qui jette un regard à Hercule et signe un pouce en l'air de sa main droite. Rassuré, Marcus sort d'un sac un cube de nourriture de quelques centimètres, un repas complet en deux bouchées, idéal pour ce genre de situation. Il le brise en deux et appuie un morceau sur les lèvres de son frère qui ouvre la bouche, puis mâche une poignée de secondes. Un instant après, il lui donne le deuxième fragment.

‘Merci. Réveille-moi dans une demi-heure. Faut qu'j'me repose.’ dit-il après avoir longuement examiné le décor sans dénicher

d'issue. Marcus se relève, voit le cours d'eau toujours aussi agité et, épuisé, il s'attelle à dresser le bilan des pertes matérielles. Hercule et lui ont encore chacun leur sac et à l'intérieur presque tout est sec. La toile dans laquelle ils les avaient emballés avant d'embarquer a résisté et n'est qu'éraflée. Par contre, le sac d'Icare est éventré et il ne reste que ce qui y était accroché ou qui était trop léger pour être emporté par la force centrifuge, c'est-à-dire : les sachets d'herbes précieuses, la carte et les mousquetons. Ils devront rationner la nourriture. En attendant le réveil d'Icare, Marcus recoud le sac déchiré.

‘ Merci de nous avoir sauvés, Hercule. Toi ça va ? Tu t'es fait mal ? ’ demande-t-il, obtenant comme réponse un mouvement horizontal de la tête. À la manière d'un chien, il sèche sa fourrure en la secouant sans tenir compte de ce qui l'entoure.

Marcus se dit qu'en l'absence d'Hercule, sans la puissance et l'agilité de son corps de fauve, ils n'auraient pas survécu. Un petit jour et le voyage serait déjà terminé. Icare et lui seraient morts, fin d'une histoire qui, avec le temps, aurait eu comme titre “ *récit d'un fiasco* ”. Cette pensée l'amène à réfléchir à leurs choix et aux risques encourus ; auraient-ils emprunté une route plus sûre si Hercule n'était pas avec eux ? sa présence les incite-t-elle à se montrer téméraires ? l'ont-ils mis en danger par pur égoïsme ? Sans vraiment tenter de répondre à ces questions, elles le poussent à reconsidérer le rôle d'Hercule, à ne pas oublier qu'il est l'un d'eux et pas seulement un filet de sécurité.

Un frisson réveille Icare. L'air est clément, mais l'eau fraîche se rappelle à lui chaque fois qu'un pan de ses vêtements entre en contact avec sa peau. Alors il se déshabille et Marcus remarque sa grimace.

‘ Ton épaule est cassée ? ’ demande-t-il.

‘ Non, c'est juste un gros coup. Un ou deux jours sans, et après ça ira. ’ répond Icare. Habitué à se blesser, il estime son rétablissement complet à quatre jours en tenant compte du remède qu'il vient d'avalier. Parcouru par des frissons, Marcus se dévêtit à son tour. Essorés, leurs habits attendront des heures avant d'être secs, alors les garçons se blottissent contre Hercule pour être au chaud.

Au milieu de la nuit, le calme réveille le trio jusque-là bercé par le tumulte des flots. La hauteur d'eau revenue à une trentaine de centimètres rend le canal silencieux et praticable. Ils remettent leurs habits encore humides et discutent de la route à suivre,

‘ Si on retourne dans le canal, ça prendra cinq à six heures pour rejoindre la source. ’ dit Marcus, alors qu'Icare continue de regarder

sa carte.

‘Sauf si on s’fait encore emporter. Peut-être que l’eau vient d’ cette cascade-là, donc il faut remonter l’ canal jusqu’à là, environ une heure, et on pourra sortir et retrouver un sentier. Ensuite, y aura une grosse ascension pour aller au Pic du Ciel, mais c’est un chemin connu. On redescend par l’autre côté et on gagne l’océan... ’ dit Icare qui discute des alternatives avec Marcus, en tenant compte du temps et des risques.

Ils restent sur la première idée émise par Icare et reprennent place dans le canal. L’expérience acquise leur permet de rejoindre en moins d’une heure un sentier à peine discernable car peu emprunté. Ils mangent et ramassent un peu d’herbe avant d’entamer l’ascension.

Quelques passages délicats, des rochers doivent être escaladés, mais rien n’est périlleux. Le paysage impressionne de plus en plus à mesure qu’ils progressent, et après plusieurs heures à parcourir la montagne, à l’aube, sur les hauteurs, ils voient se dessiner des silhouettes de toits. Le Pic du Ciel est le sommet du pays. Une dizaine de maisons ont été construites en quelques semaines, elles ont été abandonnées au bout de quelques jours par une population traumatisée, car la sensation est vertigineuse. Avoir le monde constamment sous les yeux fait se sentir insignifiant et certains sont revenus fous.

À quelques mètres de la première maison, ils prennent le temps d’observer les alentours, c’est-à-dire le pays, dans son entièreté. S’il est difficile de s’imaginer les pensées d’Hercule, Icare et Marcus sont rapidement déstabilisés. Ils apprécient comme jamais l’immensité, tout en constatant qu’ils sont prisonniers d’une sphère. Ils se sentent à l’étroit dans cet univers fini qui ne leur a pourtant jamais offert autant d’espace. En d’autres lieux, l’atmosphère laisse entrevoir les parois. En levant les yeux elles s’atténuent et cet évanouissement offre à tous l’impression d’infini, comme un ciel. Ici, le plafond pèse sur les garçons. Leur seule issue se situe au pôle Nord, le puits, mais impossible de s’évader. Cette sortie, verrouillée et cachée par le soleil, ne mène nulle part.

Après deux minutes passées à contempler le monde, mal à l’aise, Icare et Marcus portent leurs regards sur la première maison. Ce pourrait être une demeure de leur village si elle avait été habitée au cours de ces centaines d’années qui l’ont délabrée. Les planches

rongées laissent entrevoir une armature faite de poutres bien entamées, mais l'ensemble paraît capable de tenir debout encore un moment. Huit mètres par huit, pas d'étage, une toiture à deux pans inclinés, couverts de pierres plates tapissées de mousses, les dix maisons possèdent les mêmes caractéristiques et sont dans le même état. Un petit ravin sépare le village en deux et le tout est entouré par les falaises avec seulement deux couloirs d'accès. Les gens acceptent de marcher quatre heures de plus pour contourner le Pic du Ciel, un lieu pénible à atteindre et présentant peu d'intérêt puisqu'un belvédère, cinq-cents mètres plus bas, propose également de voir le monde dans son ensemble.

Icare, comme Marcus, tient absolument à visiter une maison. Prudent, il pousse la porte à l'aide d'un morceau de bois. Un grincement, des craquements, mais rien n'indique un effondrement imminent. Les garçons demandent à Hercule de rester à l'extérieur et ils pénètrent à pas de lous dans le bâtiment. Le mobilier est en bois, dimensionné pour une famille de quatre personnes, assez proche de celui de la maison de leurs grands-parents. Toujours depuis l'entrée, ils aperçoivent deux petites chambres, chacune pourrait accueillir deux lits côte à côte, et les portes ouvertes des placards montrent que tout a été étudié.

‘ Regarde, on dirait notre cuisine. ’ dit Icare en posant le pied sur un plancher qui se désagrége sous son poids. Marcus examine la pièce et perçoit de plus en plus la ressemblance. Malgré l'altération du bois, les meubles, leur disposition, tout porte à croire que cette maison a pris modèle sur celle d'Alti, ou inversement puisqu'ils ne connaissent pas les dates de fondations des villages. Ils apprécient de retrouver un environnement familial après tout ce qu'ils ont traversé. Ils ne peuvent pas ne pas s'asseoir à cette table, elle rappelle trop celle de leur foyer, et après quelques instants, la magie opère, ils se sentent de retour chez eux. Icare dépose une poignée d'herbe au centre de la table. Ils la dégustent dans ce cadre conforme à leurs souvenirs, et sur les visages se dessinent de nombreux sourires. Dix minutes de nostalgie, puis ils ressortent de la maison et Icare scrute l'autre partie du village.

‘ Regarde ! On dirait l'atelier d'Grandma. ’ s'exclame-t-il en pointant du doigt une bâtisse se trouvant à l'autre bout du pont permettant de franchir le ravin. Marcus observe un long moment, et il note à son tour la ressemblance avec le repaire de Miriade. Le pont se compose de deux troncs sur lesquels des planches ont été clouées

pour former un chemin d'une vingtaine de mètres. Il apparaît délabré, voire prêt à s'effondrer.

‘ Oui, c'est vrai ! Dommage, on peut pas y aller. ’ dit Marcus, qui pointe le pont du doigt en faisant la grimace.

‘ Quoi ? Bien sûr qu'on peut ! Il est pas très solide, mais on pèse rien. T'inquiète, j'ai déjà traversé sur des rondins et ceux-là, y a aucun souci. ’ dit Icare avec assurance. Marcus pense avoir décelé une pointe d'agacement, alors il réfléchit à sa réponse pendant que son frère le fixe. Il pose à nouveau son regard sur le pont : à peine un mètre de large, des jours entre les planches délabrées, des troncs complètement rongés.

‘ Mais non. Regarde ! C'est tout pourri. Ça va s'effondrer dès qu'on va monter. Dix mètres de vide en dessous, et des centaines juste à côté. On n'y va pas ! ’ dit Marcus en tentant de paraître ferme afin de convaincre son frère que c'est une folie.

‘ C'est toujours pareil avec toi ! Chaque fois on doit s'arrêter parce que t'as la trouille, sans la moindre raison. Comme là ! c'est solide, y a aucun souci, mais t'as peur. Comme d'habitude, c'est toi qui décides. Cette fois, je dis on y va, et tu viens ! ’ dit Icare en s'emportant pour finir par exploser de colère.

‘ Non ! ’ crie Marcus en le regardant droit dans les yeux. Icare se dirige vers lui et s'ils doivent se battre, Marcus sait qu'il ne gagnera pas, en tout cas pas à la loyale. Il réfléchit un instant. Trop tard, Icare est là, bras levés. Instinctivement, Marcus se protège le visage. Mais Icare attrape ses avant-bras, et commence à le tirer pour l'entraîner vers le pont qu'il compte bien traverser, et son frère le suivra, qu'il le veuille ou non. Hercule observe la scène, sans saisir les raisons de cette chamaillerie. Surtout, il ne comprend pas où Icare cherche à emmener Marcus, alors il se rapproche d'eux, car à force de se résister en se tenant l'un à l'autre, sans s'en apercevoir, ils s'approchent dangereusement du bord du ravin.

‘ Viens avec moi ! ’ dit Icare, les mâchoires crispées. Il jette des regards derrière lui pour se diriger vers le pont.

‘ Non ! Icare ! ’ crie Marcus, ne comprenant pas pourquoi son frère les conduit vers le précipice, le pont se trouvant cinq mètres plus loin. Les voyant à quelques pas de basculer dans le ravin, Hercule intervient. Il attrape Icare par le bras et d'un geste, l'envoie sur son épaule. Une patte se referme sur la main de Marcus, une autre maintient fermement Icare qui se débat. Ainsi, c'est lesté de deux garçons qu'Hercule s'empresse de quitter ce village. Les jambes de

Marcus ne peuvent suivre le rythme de la course dans laquelle s'est lancée la bête, mais peu importe, son corps dégringole de la montagne et ils dévalent plus de trois-cents mètres en à peine une minute. C'est court, mais ça lui paraît interminable, et quand Hercule s'arrête, c'est parce qu'il a fini par arriver sur un lieu sûr, un lieu d'où personne ne pourra chuter.

Il relâche Marcus puis dépose Icare sur le sol. Tous deux ont besoin de plusieurs minutes pour se réapproprier leurs corps malmenés par cette fuite spectaculaire. Ça et la présence d'Hercule semblent avoir pacifié les esprits des deux frères qui tentent de se remémorer les raisons de cette dispute. Leurs souvenirs sont partiels et ni l'un ni l'autre ne sait s'il est en faute, alors ils décident de passer à autre chose, comme découvrir où ils se trouvent.

Ils déplient leurs cartes. Marcus sort sa longue-vue, Icare prend celle qui se trouve dans le sac d'Hercule. Ils observent les alentours pour se repérer, mais restent aussi un long moment l'œil rivé sur les hauteurs, sur le fameux pont.

'Il est sacrément pourri. Les troncs sont très moyens, et il paraît moins large. Il aurait tenu, mais avec Hercule, pas sûr.' se dit Icare. Il se demande comment il a pu garantir la solidité d'un tel ouvrage et remet en doute ses capacités de jugement.

'En fait, il n'est pas en si mauvais état. On aurait pu traverser, d'autant qu'il fait deux mètres de large, il paraissait plus étroit.' pense Marcus. Il culpabilise de ne pas avoir tenté cette traversée, elle aurait pu lui plaire, la suite aussi. Il se dit que sa peur le prive de nombreuses aventures, de moments exaltants et uniques, et que les regrets pourraient bien un jour avoir raison de lui. Malgré ces questionnements, leur tour d'horizon se poursuit et ils cherchent des repères afin de s'orienter. Ils finissent par ranger les instruments d'observation pour revenir à la carte.

'Désolé.' dit Icare sur un ton monotone, sans quitter la carte des yeux.

'Pareil.' répond Marcus de façon détachée. Avec cet échange anodin, ils s'accordent sur le fait de taire cet événement qui ne s'est jamais produit, ainsi il ne pèsera pas sur la suite de leur voyage. Ce pacte est nécessaire, puisque tous deux ont oublié ce jour où Miriade leur avait expliqué comment l'air change avec l'altitude, et à quel point les sommets troublent les corps et les esprits.

'Donc, il faut qu'on passe par là, parce que si on rejoint

l'chemin, on va perdre au moins un jour. ' dit Icare.

' Je ne sais pas. En se fiant aux lignes d'altitudes de la carte, ce sont que des falaises. Il nous reste deux piolets, les cordes et mousquetons pour les franchir. ' dit Marcus, peu sûr de lui, alors Icare réfléchit à nouveau.

' Il faut marcher jusque-là et on pourra observer toute la route, donc on verra si ça l'fait ou pas. Au pire, on aura perdu une heure et demie. ' dit Icare à son frère qui prend un moment avant d'approuver l'idée.

Il leur faut trente minutes d'escalade sur une paroi quasi verticale pour s'extirper du refuge dans lequel Hercule les a menés. Ce dernier grimpe avec facilité, bien aidé par ses griffes qui ne lui permettent toutefois pas d'emporter le corps d'un enfant sans risquer de chuter et d'être blessé. Passée cette nouvelle épreuve, qui vient s'ajouter à l'expérience acquise, la route jusqu'au point de vue apparaît aux garçons comme une formalité. Ils se sentent plus agiles et cela rend leurs trajets au milieu des gouffres moins stressants. Arrivés à destination, ils distinguent au loin leur chemin sur un relief escarpé, et en pleine confiance, ils s'estiment capables de l'emprunter. Leur état d'esprit est tout autre lorsqu'ils affrontent la première difficulté, à savoir marcher sur une arête d'un mètre de large, devenant régulièrement bien plus étroite, avec de chaque côté une pente quasi verticale terminée par l'obscurité des profondeurs. Ces deux-cents mètres sont parcourus avec la peur au ventre, sauf Hercule, nullement tourmenté par le fait de se promener sur un fil. Une fois en sécurité, ils ont besoin d'un moment pour se remettre de leurs émotions et retrouver du courage, car la route est encore longue.

Elle se poursuit sur des versants dépassant souvent quarante-cinq degrés. Ils devront se faufiler entre d'immenses roches, mais leur plus grande crainte vient de ces fines pistes qui courent sur le flanc des falaises.

Attachés les uns aux autres avec dix mètres de corde entre eux, ils marchent sur un lacet en pierre large de quelques dizaines de centimètres, coincé entre un mur et un vide. Ici, Hercule est handicapé par sa carrure. Il doit régulièrement se contorsionner et planter ses griffes comme il peut dans la paroi pour passer sans partir rejoindre l'abîme. À un moment, Icare se retourne, il voit Hercule en position précaire et sa nervosité l'incite à penser que l'animal part à la renverse. Il n'en est rien, mais Icare exécute un demi-tour pour aller

à son secours. Ce mouvement précipité lui fait perdre l'équilibre et c'est lui qui bascule dans le vide sous le regard effaré de Marcus. Sa chute prend fin, mais l'impact de son corps au bout de la corde entraîne Hercule dont l'accroche était fragile. L'animal happé par le gouffre parvient à planter toutes ses griffes dans la paroi et se retrouve suspendu au-dessus du néant. Marcus se rue pour aider Hercule, agrippé à la roche, à peine un mètre en dessous du chemin. Il voit les muscles de la bête tendus à leur maximum pour ne pas tomber. Il tire sur la corde, espérant ainsi l'aider à remonter, mais cela n'enlève presque rien au poids d'Hercule, qui, s'il retirait une griffe de la paroi, courrait le risque d'un décrochage pouvant tous les précipiter dans le vide. Marcus réfléchit à une solution. Il a besoin d'un point d'ancrage assez solide pour soutenir Hercule. La surface de cette falaise est monotone, dénuée de saillie où enrouler une corde. Son piolet ne parvient qu'à ébrécher la roche, c'est trop long... Marcus le sait et la panique s'empare de lui, l'empêche de penser. Il ne voit aucune possibilité de les sauver.

‘ Djinn ! Djinn !... ’ hurle-t-il de toutes ses forces en faisant des allers-retours sur le chemin afin que son appel soit entendu partout. Il crie près d'une minute jusqu'à en perdre la voix. Rien. Pas le moindre signe d'un volatile. Il s'agenouille, les mains posées sur le bord du gouffre. Il se penche au-dessus du vide et regarde Hercule dont la respiration haletante et les naseaux dilatés témoignent de sa détresse. Derrière ce visage au sourire inaltérable, il voit se balancer le corps inerte d'Icare et derrière, le néant. Il regarde à nouveau son ami. La corde qui les reliait a été coupée, rongée pour ne pas l'entraîner, comme si Hercule savait que Marcus n'aurait jamais eu le courage de se détacher. La détresse qui occupait un temps les yeux de la bête s'évanouit, sa respiration revient à la normale et s'apaise, son visage affiche cette sérénité qui précède un départ inéluctable. Le regard d'Hercule si peu lisible jusqu'à présent se clarifie. Il évoque de la gratitude, et pour Marcus, qui a eu la chance de le connaître mieux que quiconque, il est comme un frère. Il réalise à cet instant qu'il est sur le point d'en perdre deux et il ne sait pas s'il pourra continuer sans eux. Pourtant il le faudra, car le sort ne lui donne pas le choix. Sur la paroi, des sillons s'impriment et grandissent au-dessus des griffes, puis Hercule lâche prise et Marcus voit ses deux meilleurs amis s'éloigner et partir se fondre dans les ténèbres en laissant derrière eux le silence, puis l'absence.

Des minutes s'écoulaient avant que les yeux de Marcus ne ressortent du vide où une partie de son âme a été emportée pour s'y volatiliser. Il se redresse, reste agenouillé, et son regard fixe longuement la paroi d'en face. Il ne saurait estimer la distance qui l'en sépare. Il n'essaie pas de le faire, il cherche une raison de continuer, seul sur cette route pleine de dangers,

‘Comment pourrais-je les défier s'ils sont venus à bout de deux héros ? Je n'ai pas le dixième de leur courage.’

Cette pensée l'accable. Il finit par s'asseoir. Le dos appuyé contre la falaise, il pleure. Abandonné, perdu, indécis, il ferme les yeux et est immédiatement assailli par ses souvenirs. Il les rouvre, revient à la réalité, celle où il sait qu'il ne peut rien changer. Tenter de s'y soustraire en se réfugiant dans le passé est une mauvaise idée, en particulier lorsqu'il se trouve au bord d'un gouffre. Il a besoin de temps pour se réapproprier ses jambes, qui lui paraissent toujours incapables de le porter. Puis, en s'appuyant dos à la falaise, il parvient à s'élever à un mètre du sol, ses pieds dérapent et il retourne à terre. Il lui faut encore plusieurs minutes pour se mettre à quatre pattes et finir par tenir debout.

‘Continuer. Revenir au village. Si j continue, j'vais mourir. Si j'rentre à la maison, qu'est-ce que j'vais leur dire à tous ? et à Nina ? C'est impossible, j peux pas revenir.’ se dit-il, avant de poursuivre sur l'étroit chemin où le vide ne l'effraie plus, pire, il l'attire. Marcus marche, déambule, sans crainte, seul ; son imagination lui tient compagnie et lui joue des tours cruels en lui faisant entendre son frère hurler son nom. En même temps, elle le rassure, elle brise la solitude qui va l'accompagner longtemps encore, jusqu'à ce qu'il revoie sa sœur Aelys.

‘Comment j'vais lui dire ?’ se demande-t-il. Alors, il préfère écouter les appels d'Icare, toujours à ses côtés, du moins dans son esprit qui a la bonté d'y ajouter les mugissements d'Hercule. Quelques larmes s'échappent pendant qu'il avance comme un mort-vivant au bord du précipice accompagné par la tristesse et sans la moindre peur. La voix d'Icare et les beuglements d'Hercule hantent ses pensées, et à force, il se dit qu'y répondre, se parler à lui-même, rendra peut-être le voyage moins pesant.

‘Salut Icare. Comment ça va ?’ dit-il pour échanger avec son propre imaginaire.

‘Tu t'fous d'moi ou quoi ?’ cette réplique un brin agressive le surprend un peu, mais reste crédible dans une colère.

‘ Non. Qu’est-ce que tu veux ? ’ demande Marcus.

‘ *Que tu nous sortes d’là ! Tu crois quoi ? !* ’ lui répond Icare sur un ton exaspéré.

‘ Et vous êtes où ? ’ interroge-t-il en prenant un ton amusé et curieux.

‘ On est au fond du gouffre. Où tu veux qu’on soit ? T’as viré débile ou quoi ? ’ hurle Icare en s’emportant. Cette fois, Marcus commence à douter qu’il s’agisse de son imagination,

‘ Icare, c’est vraiment toi ? ’

‘ Bien sûr ! Tu crois qu’on est combien au fond d’ce gouffre ? Bien sûr que c’est moi ! Et Hercule ! ’ crie-t-il, poussé à bout par les questions de son frère. Alors, Marcus cherche comment il pourrait s’assurer que tout ceci n’est pas une invention de son esprit. Il n’y parvient pas et après une minute de silence, ‘ Oh, Marcus ! Tu fais quoi ? Descends nous aider ! On voit rien là. ’ crie Icare, agacé par la conversation. Suite à cette demande, et puisqu’aller à Florale ou à Alti sans Icare ne l’enchantait guère, Marcus se dit que de toute façon, il n’a rien à perdre à aller voir.

‘ D’accord. Tape sans arrêt sur un rocher que j’sache où vous êtes. ’ dit-il en se penchant au-dessus du vide. Mais, afin de ne pas être dévasté par une fausse joie, il garde l’idée que son esprit lui joue un tour.

‘ C’est bon, j’ai un caillou. Là, y a un énorme. Fais super attention à ton sac, parce que nous, j’crois qu’on a tout perdu. ’ crie Icare, puis il commence à frapper les pierres. Il faut un quart d’heure et quelques allers-retours à Marcus pour à peu près localiser la provenance du son, et une demi-heure plus tard il trouve un passage permettant de s’engager dans cette fosse sans y chuter. Aidé de sa lampe, il progresse lentement, sans jamais voir ses compagnons. Toutefois, le bruit se précise et laisse de moins en moins de doutes sur son existence. Il parcourt d’énormes rochers abrupts, mais leurs irrégularités facilitent leur escalade. Il est descendu de cinquante mètres quand apparaissent dans le faisceau de sa lampe, Icare et Hercule, blessés mais vivants, à moins que son esprit ne lui joue un tour. Il leur éclaire la voie pour franchir la quarantaine de mètres qui les séparent.

Icare le rejoint et quand il le serre dans ses bras, Marcus y croit enfin et il fond en larmes. Icare maintient son étreinte le temps d’essuyer les siennes avec sa main, mais en faisant face à son frère, la brillance de ses yeux le trahit. Puis, Marcus enlace Hercule et pleure

encore.

‘ J’pensais vous avoir perdu. Comment vous avez survécu ? ’ s’interroge Marcus, à nouveau en proie au doute, il a besoin d’expliquer ce miracle.

‘ J’étais inconscient. Vois avec Hercule, peut-être que tu comprendras. Moi j’lui ai demandé et j’ai rien compris à ses gestes. ’ répond Icare désespéré. Marcus se tourne vers son ami qui multiplie les signes.

‘ Il dit que c’est un oiseau... C’est Djinn qui vous a sauvé ! Quelle chance ! Maintenant, elle ne nous aidera probablement plus, alors on doit faire attention. ’ dit Marcus.

‘ Quoi ? Sa danse et ses grimaces ça veut dire *oiseau* ! C’est n’importe quoi votre langage ! Un oiseau, pour tout l’monde, c’est comme ça ! ’ s’emporte Icare en écartant les bras et en les faisant onduler. Son frère se dit qu’il n’a peut-être pas tout à fait tort sur ce point.

‘ Merci ! ’ hurle Marcus en se penchant au-dessus des profondeurs.

Ils remontent ensemble et quand la faible clarté de la nuit vient s’ajouter à la lumière de leur lampe, ils s’arrêtent un moment pour examiner les blessures de chacun. Rien de cassé, de belles balafres, mais rien ne les empêchera de poursuivre leur route après avoir mangé un cube de nourriture.

Ils marchent plusieurs heures dans les mêmes conditions que celles précédant leur chute, c’est-à-dire que le sol est rare et que la peur du vide est là. Ils finissent par rejoindre un sentier et les garçons ne peuvent contenir leur joie, car à partir d’ici, ils avanceront sur des chemins, des vrais, à peu près sûrs. Ils se promettent de ne plus jamais prendre de raccourcis. Si Hercule ne comprend rien à tout ça, dans cet instant de joie, son sourire ne détonne pas.

Sur le trajet, ils croisent deux personnes qui remarquent leurs corps abîmés et proposent de les aider. Le trio accepte de la nourriture et un sac à dos pour Icare. À la question ‘ où allez-vous ? ’, ils répondent ‘ à Florale, chez notre sœur ’. Quand on leur demande d’où ils sont partis et qu’ils mentionnent Alti, la discussion sur la vie des villages de la vallée est lancée et ils ne souhaitent pas l’arrêter. Après ce temps passé hors de la civilisation, ils prennent plaisir à s’y replonger, à parler de choses futiles, comme avant de recevoir ce message qui a tout rendu sérieux. Cette conversation ne leur apprend rien et pourtant, elle leur remonte le moral. Ils retrouvent leur

motivation lorsqu'ils réalisent que finalement, c'est peut-être pour sauver ces deux personnes et les millions d'autres qu'ils accomplissent ce périlleux voyage.

Un seul bateau relie au reste du monde ce massif cerné par les eaux. L'île compte environ cinq-mille résidents. Il faut bien dix jours pour que vienne à une cinquantaine de personnes l'envie ou la nécessité de se rendre sur le continent. La fréquence du trajet a donc été définie sur cette base. Quatre-vingts passagers maximum peuvent embarquer. Cent kilomètres de traversée, les vents déchaînent l'océan sans prévenir, alors il faut un bon navire. Trente mètres de long, dix de large, vingt de haut, tout de métal, il est unique. Il est une relique vieille de plus de quatre-cents ans, un héritage de la période durant laquelle le puits fut creusé. Les procédés de fabrication de cette époque ont disparu, impossible d'en refaire un. C'est pourquoi, depuis toujours, il en est pris grand soin. Les paysans savent qu'il faudra bien le remplacer, mais comme souvent, ce genre de tâche est reportée à trop tard. Par le passé, ils ont tenté de construire des navires, et heureusement ces prototypes étaient suivis de près par le bateau en métal qui récupérait les naufragés, limitant les pertes des essais à une poignée de morts. Ils attendront donc d'être au pied du mur et quand il y aura urgence, ils utiliseront un autre héritage, nettement moins convivial : le pont flottant.

À cette époque de l'année, une brume enveloppe le pays jusqu'à deux-cents mètres d'altitude, et depuis les hauteurs le monde se résume à une nappe blanche. Elle s'envole au petit matin et réapparaît au crépuscule. L'océan n'y échappe pas, mais lui peut s'en servir. Il l'agrège, l'accumule, la mêle à d'autres nuées pour relâcher le tout en une tempête. Durant leur descente, les voyageurs ne cessent de scruter l'horizon encombré de formidables nébuleuses sombres, posées sur l'eau, ils espèrent les voir s'évanouir ou circuler. À distance, elles paraissent paisibles, inoffensives, mais en dessous les éléments se déchaînent, selon les dires de Miriade. Ils regardent la carte. Certains amas se situent sur la trajectoire du pont flottant menant au continent, alors ils renouvellent leurs observations qui à chaque fois causent une déception. Les énormes risques pris leur ont permis de traverser la montagne en trois jours au lieu de quatre. Au moins, ils ont atteint l'océan. Les garçons portent en eux l'espoir que la tempête en vue ait retardé le départ du bateau, mais comme ils le redoutaient,

ils arrivent sur un quai désert.

Le quai s'étend sur une centaine de mètres. Il s'y trouve trois bâtiments, eux aussi datent de quatre-cents ans. Le premier est dédié aux équipements, le deuxième est un abri avec des couchettes fixées sur les parois, et le troisième est destiné à ceux qui souhaitent se lancer dans cette randonnée hors du commun. L'air marin et le bruit des vagues réveillent chez les garçons le souvenir de leur débarquement, il y a six ans, dans des conditions idylliques, loin d'un tel chaos. Le lieu est désert. Il y règne une atmosphère pesante, lugubre, tout ici se résume à l'océan. Les voyageurs ne l'avaient jamais vraiment approché. Ils sont intimidés, mal à l'aise face à cette forme qu'adopte la nature. Elle les harcèle, montre sa puissance pour les dominer. Chaque vague ressemble à une tentative d'emporter le quai afin de récupérer un territoire. Cette eau si facile à dompter, si docile au village, elle leur paraît ici vouloir prendre sa revanche. Coincés entre la falaise et l'océan avec pour rempart une simple rambarde, Icare, Hercule et Marcus subissent les assauts des vagues sur les cent mètres qui les séparent du dernier bâtiment, le seul avec une lumière. Devant celui-ci se trouve l'ouverture donnant accès au pont. Ils ne peuvent s'empêcher d'observer ce chemin de métal qu'ils voient plonger dans le brouillard au bout de cinquante mètres. Cela suffit à se faire une idée sur cette route et *mouvante* est malheureusement le premier qualificatif qui vient à l'esprit des garçons.

Pour franchir l'océan à pied sur cette passerelle, ils doivent s'équiper, sans quoi, atteindre le refuge à quarante kilomètres de là relèvera du miracle ou d'un enchaînement improbable d'heureuses circonstances. Cela n'est jamais arrivé, même les légendes et les contes n'ont osé le raconter. Ils poussent la porte du bâtiment, rentrent et découvrent un genre de garage, un entrepôt rempli de pièces et de machines. Ils voient aussi toute sorte d'objets en métal, en plastique ou en composite, comme un immense filet ou des combinaisons sur une interminable penderie digne d'un magasin de déguisements. Des dizaines d'accessoires sont éparpillés au sol. Gants, chaussures, sangles et autres étrangetés remplissent les étagères. Tout a la particularité d'être composé de matériaux que les garçons ne sauraient identifier. Le trio se trouve à mille lieues de l'environnement bucolique du village et ils se disent qu'ils ont là un avant-goût du puits.

Une femme est assise sur un tabouret. Elle travaille sur ce qui

ressemble à une semelle fixée sur une armature. En la voyant ainsi penchée sur son établi, les garçons ne peuvent s'empêcher de penser à leur grand-mère, mais en observant le reste du décor, il ne trouve rien de commun. Presque rien d'électrique, sans doute à cause de l'air marin. La faible lumière ambiante fait ressortir celle émise par la lampe de l'établi. L'atmosphère est froide, dure, en accord avec l'océan. Étrangement, ce lieu leur donne le sentiment d'être en sécurité, car toute nature en est exclue. Tant que l'océan est tenu à l'écart, ils estiment pouvoir se passer de la montagne.

‘ Bonjour ? ’ dit Icare à voix basse.

‘ Tendez. ’ chuchote-t-elle. Cinq minutes s'écoulent et le trio attend immobile, comme il en a l'habitude. La femme se tourne enfin vers eux, cligne plusieurs fois des yeux pour réadapter sa vision. Elle découvre, à cinq mètres d'elle, deux garçons bien écorchés accompagnés d'une bête inconnue dont la fourrure dissimule certainement des blessures.

‘ On aimerait traverser par le pont s'te plaît. C'est parce qu'on est pressés. ’ dit Icare, brisant un silence qui s'éternisait.

‘ En s't'état ? ’ répond-elle en les pointant un à un du doigt avec une moue étonnée. Les voyageurs s'observent un moment et finissent par comprendre les raisons de cette question. En effet, l'équipement nécessaire pour traverser pourrait bien rouvrir ou aggraver leurs plaies. Toutefois, la dame leur fait signe de s'approcher de l'établi dont elle balaie une partie avec son bras. Puis elle se lève, se rend devant un évier, se lave les mains, s'en va attraper sur une des étagères métalliques une boîte rouge de la taille d'une petite valise. Elle revient vers ses invités, la pose sur son établi et l'ouvre. Celle-ci est remplie de matériel médical immaculé. Elle enfle des gants, extrait quelques éléments, reprend place sur le tabouret et fait signe à Marcus d'enlever son haut.

Elle tourne autour de lui pour observer le corps avant de commencer à soigner ses plaies, mais elle ne les traite pas toutes de la même manière. Sur certaines, elle se contente de mettre une sorte d'antiseptique. Sur d'autres, pourtant aussi graves, elle pose des sutures adhésives qu'elle recouvre ensuite d'un pansement élastique et imperméable, sur lequel elle rajoute un scotch. Cela laisse le temps à Marcus et Icare de s'attarder sur les équipements dont la forme de certains indique qu'ils se destinent à des paysans. Leur conception et les éléments constitutifs suggèrent que les contraintes s'appliqueront seulement sur certaines parties des corps, ce qui explique les soins

particuliers apportés à certaines blessures. Elle fait ensuite signe à Marcus de monter sur l'établi. Elle dénoue ses chaussures, lui demande de les enlever, ainsi que son pantalon. Après l'exécution d'un tour d'observation, elle s'occupe de ses plaies aux jambes. Cela fait, elle sort un mètre ruban, mesure chaque partie de son corps jusqu'à sa taille. Elle lève le doigt pour lui dire d'attendre et se dirige vers des étagères. Pendant plusieurs minutes, ils entendent des bruits sans parvenir à les identifier.

Enfin, ils la voient revenir avec deux pelotes de cordes, diverses pièces en métal et nombre de choses. Elle dépose le tout aux pieds de Marcus. Elle commence par lui donner un pantalon fermé aux pieds, moulant, il peine à l'enfiler. S'y ajoutent des chaussons montants et une sorte d'exosquelette composé d'une semelle articulée à laquelle est reliée une longue tige intégrant une rotule au niveau du genou et une autre à la hanche. Cette extrémité est fixée sur une ceinture placée autour de la taille. Quatre attaches scratches sur la tige permettent de la solidariser avec la jambe. La femme lui fait signe de s'accroupir et de se relever pour vérifier. Marcus obéit.

'Ça va ?' demande-t-elle. Son attitude d'être toute à sa tâche déstabilise Marcus, mais a aussi comme effet de le rassurer puisque la survie de tous va dépendre de cet équipement, et cette dame en est clairement consciente. Au premier abord, elle leur a paru rustre car la solitude semble l'avoir débarrassée de toutes les conventions sociales. Elle s'adresse aux garçons sans ces platitudes qui sont souvent source d'incompréhensions et de suspicion. Alors Marcus hésite à répondre, par peur de paraître douillet.

'Quarante kilomètres avant l'prochain arrêt.' dit-elle en le regardant avec insistance. Voyant le malaise de son frère, Icare intervient,

'Bon. Tu lui dis ce qui va pas. On va marcher des heures donc faut tout régler comme il faut. Elle est là pour ça. Elle va pas t'manger.' dit Icare, qui a hâte de revêtir cet attirail. Après ces paroles, la dame sourit à Marcus pour essayer de le rassurer. Il finit par lui réclamer quelques modifications. Après, elle lui donne un haut moulant avec capuche, puis chaque avant-bras est encagé dans du métal. Il en sort une tige reliée à une rotule située au coude, une autre tige en repart pour rejoindre une articulation bien plus complexe venant se placer derrière son omoplate. Ensuite, elle lui ordonne de bouger dans la salle pendant qu'elle équipe son frère, tandis qu'Hercule se repose en boule dans un coin.

Appareillés, Icare et Marcus s'agitent et demandent de nouveaux ajustements. Une fois à l'aise avec leur doublure mécanique, ils revêtent ce qui les protégera du déluge. Si la souplesse de ces habits se rapproche de celle d'une bâche, leur amplitude fait qu'ils ne gênent nullement les mouvements de leurs porteurs.

Pendant que les garçons s'habituent à leur attirail, la femme travaille sur Hercule afin de produire un équipement adapté à sa morphologie. Pas d'exosquelette pour lui, trop compliqué, et surtout inutile. Quant à la pluie, sa fourrure la tiendra en respect. Par contre, elle lui pose plusieurs ceintures. Une à chaque patte, une à la taille et deux sur le haut du torse formant un X.

Les voyageurs rangent leurs affaires dans les trois sacs étanches fournis et les attachent ensuite sous leurs habits de pluie jaune fluo. Puis, ils remercient la dame et ils s'apprêtent à partir quand elle les interrompt,

‘ Où vous allez ? C'est pas fini. Faut l'équipement. ’ dit-elle. Les garçons se regardent et obéissent à la dame qui leur fait signe de revenir. Elle s'en va voir d'autres étagères et revient avec d'étranges objets mécaniques.

‘ C't'équipement c'est pour rester sur l pont quand il bouge. C'est pour vous ancrer. ’ explique-t-elle en déposant tout sur l'établi.

‘ Çui-là, c'est à mettre aux pieds. ’ dit-elle en prenant un élément. Elle s'agenouille et visse sur la chaussure droite de Marcus une sorte de surchaussure en métal qui entoure la semelle et rajoute une protubérance de cinq centimètres à l'avant du pied. De celle-ci sort un câble gainé d'un mètre cinquante se terminant par un bouton. Elle fait se déplacer Marcus sur une grille qu'il devine être une imitation de celles du pont. Il est à cinquante centimètres au-dessus du sol et la femme lui dit d'appuyer sur le bouton. Réparties tout autour de la chaussure, des tiges de métal crantées jaillissent en s'insérant dans la grille. Puis, il lui est demandé de presser plus fort et de faire pivoter une molette pour le verrouiller. Les garçons s'approchent et voient que chaque tige s'est séparée en deux parties qui, en s'écartant, ont créé un ancrage permettant de rester accroché au pont même en pleine tempête. Après avoir testé et calibré ce système pour les pieds, la dame fixe un attirail du même genre sur la cage entourant leurs avant-bras. Cette fois, sur chaque main, quatre tiges crantées jaillissent et se fendent en deux ; le tout est monté sur une rotule laissant aux mains une certaine mobilité. De nombreux essais sont effectués, puis ils placent les câbles et les boutons

d'actionnement de sorte à ne jamais entraver les garçons. En dernier sont installées les chaînes reliant et solidarissant les exosquelettes haut et bas. Deux sangles de deux mètres avec au bout des mousquetons permettront aux voyageurs de s'attacher aux rampes et d'avancer sur le pont flottant comme sur une via ferrata. Sous leurs avant-bras se trouve une sorte de crochet, une languette recourbée aussi destinée à s'accrocher. S'ajoutent des lunettes, autour du cou, un bandeau pouvant couvrir le bas du visage, la capuche protégera le reste. Icare continue de tester les griffes et se rend compte que s'il tire très fort en prenant de l'angle, elles se resserrent. Il regarde la femme et elle lui dit,

‘ Normal. Lors d'un choc, l'exosquelette s'étire pas comme l'ferait ton corps. Si l'choc est violent, ton cerveau frappe l'intérieur d'ton crâne et tu meurs. C'est arrivé, avant. Maintenant, les tiges s'resserrent un peu pour encaisser une partie du choc, ça réduit d'autant celui appliqué à l'exosquelette, et à toi. Elles s'écarteront dès qu'la puissance d'impact diminuera. Le cran au bout d'la tige est plus marqué pour empêcher tout décrochage, à moins qu'tu coupes l'câble, c'est aussi à ça qu'sert l'couteau fixé sur chaque système. Marchez et essayez encore pour être sûr qu'y a pas d'souci, et après j'vous accompagne au pont. ’

Les garçons ne le notent pas, mais chacun de leurs pas est attentivement observé par la dame, à la recherche d'un défaut ou d'une erreur de sa part. Derrière son impassibilité se cachent de grandes inquiétudes, puisque les enfants ne traversent jamais le pont, question de bon sens. Au cours des cent dernières années, elle est au courant de deux tentatives, l'une a réussi grâce à des éléments favorables, pour l'autre, l'enfant a été emporté. Vingt jours plus tard, l'océan a déposé les restes de son corps sur une plage. Ses quatre accompagnants sont toujours portés disparus. Il faudra encore du temps avant que cette histoire cesse de hanter le pays, et qu'avec l'oubli, elle devienne une légende.

Pour s'attacher aux rampes, Hercule dispose de sangles dotées de mousquetons pouvant être ouverts ou fermés même avec des griffes. Ces dernières pourront s'agripper à la grille, toutefois, la femme a réussi à fixer des blocs, chacun doté de deux tiges, sous les genoux de ses pattes arrière. Un bouton un peu différent de celui qui équipe les garçons permet de contrôler le déploiement. Le trio finit ses essais, puis prend en silence un repas offert par leur hôte. Ils lui annoncent être prêts à partir et lui proposent des herbes afin de la

remercier. Mais elle dit ne pas en avoir besoin, alors ils se rendent avec elle sur le quai.

L'entrée est frappée par quelques vagues qui impriment au pont une faible ondulation, pour l'instant. Ils partent sous une pluie fine et un vent léger, quant à la suite du voyage, Icare et Marcus espèrent que les prévisionnistes se trompent sur la tempête qu'ils vont croiser.

chapitre 3 | l'Océan

Avec leur équipement, les enfants paraissent immenses et forts. Seule leur taille vis-à-vis d'Hercule les trahit. Ce dernier s'est vu affublé de quelques bandes réfléchissantes, les garçons sont habillés de jaune fluo. Cette fois, Marcus s'engage sur le pont en premier et Icare ferme la marche. Ils accrochent les mousquetons à la rampe centrale et restent près d'elle lors des premiers pas. Ils s'arrêtent pour tester le déploiement des griffes. Puis, ils font un signe d'au revoir à la dame...

fin de l'extrait

...

www.coturer.com

Titre : Rendez-vous sur Alter
Auteur (nom de plume) : Nicolas COTURER
Illustrateur : Nicolas COTURER

© Nicolas Coturer, 2025. Tous droits réservés.

www.coturer.com